

MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Dàvid GAITE	2
Clemenç GALICIER	4
Fèlix GALSERAN	6
Loís GALSERAN & Antòni GHERSY	8
Carles Onorat GANTELME	9
Esteve GARCIN	10
Eugèni GARCIN	12
Reina GARDE	14
Joan-Baptista GAUT	16
Victor GELU	18
Lucian GEOFROY	20
Joan-Baptista GERMAIN	22
Antòni GHERSY (Voir Loís GALSERAN)	
Pau GIERA	24
Raols GINESTE	26
Pèire GINOUVÈS	28
Mariús GIRARD	30
Antonin GLAIZE	32
Pèire GODOLIN	34
Joan-Baptista GRA (Voir Emili SAVY)	
Fèlix GRAS	35
Andrieu GRANIER	37
Pau-Loís GRENIER	39
Ròc GRIVEL	40
Totsants GROS	42
Gabrieu GUERRIERA	44
Alexandre GUEIDON	46
Ipolit GUILLEBERT	48
Paulin GUI SOL	50
Pèire & Francés GUITTON	51

LE CHANTEUR MARSEILLAIS DÀVID GAITE

Le Second Empire correspond, en raison de la situation économique et politique, à l'âge d'or de la chanson occitane à Marseille, en Provence et plus largement en Occitanie. C'est le moment où la société, sous l'influence du capitalisme triomphant se transforme en profondeur. En même temps que sont créés des théâtres chantants et que le music-hall devient une activité lucrative, que le progrès ou présenté comme tel s'étend, les populations résistent à ces changements.

Cela explique notamment, quelques années avant, en 1844, la création de « La pastorala » (« La pastorale »), par le catholique Antòni Maurel (*La Marseillaise*, 22 décembre 1991), dont on connaît le succès prodigieux. Et ce succès, précisément, générera une floraison d'artistes amateurs qui y feront leurs premières armes, les meilleurs passant ensuite au music-hall tout en continuant d'ailleurs à jouer, à la saison de Noël, dans « La pastorala ». Ce phénomène jouera jusqu'au XX^e siècle, et c'est ainsi qu'un artiste comme Raimu fera lui aussi ses débuts dans la Pastorale !

C'est exactement ce qui s'est passé pour Dàvid Gaite, cet artiste marseillais qui connut une célébrité prodigieuse dans sa ville, et qu'affectueusement, les spectateurs appelaient simplement Dàvid. Il est né à Marseille le 22 mai 1824, dans une famille modeste. Il embrasse la profession de matelassier. Il fait des débuts dans une pastorale, et d'entrée, grâce à son jeu de scène, il obtient un gros succès. C'est alors qu'il se met à chanter et que les théâtres-chantants marseillais, notamment le Casino (devenu plus tard le théâtre des Variétés), l'Alcazar, le théâtre Chave, le Château des Fleurs, le mettent régulièrement à leur programme. Cela bien entendu, sans préjudice des innombrables concerts de quartiers et des salles de moindre importance dans lesquelles il se produisait.

C'est que Dàvid possédait au plus haut point les qualités qui font un grand artiste : naturel, esprit, finesse, sentiment. Et sorti du peuple, il y était demeuré fidèle, tant pour ce qui est du mode de vie, que des idées, bonnes ou mauvaises, que ce peuple charriait dans sa mémoire collective. Dans ces conditions on comprend le succès obtenu. Ainsi, suivant l'habitude de l'époque qui s'est d'ailleurs maintenue jusqu'aux années 1950 avec le comique troupier, il se grimaît en poissonnière Marseillaise : et il en était la reproduction la plus fidèle, la plus pure que l'on put imaginer ! Ses duos avec d'autres artistes Marseillais célèbres de l'époque, en particulier Revertégat (*La Marseillaise*, 18 janvier 1998), et Berger, sont demeurés légendaires.

Par ailleurs, outre la chanson et la pastorale, Dàvid ne dédaignait pas le théâtre. Ainsi il tint le rôle principal de la patronne... poissonnière (évidemment !), dans la pièce d'Andrieu Guieu, « Lei bancs dei pescariàs ò lo songi de misé Timon » (« Le banc des poissonnières ou le songe de mademoiselle Timon »), créée au théâtre Chave en 1861.

Bien que dépourvu de formation musicale, son instinct naturel lui a permis de composer certains airs de chansons pour des chansonniers.

Et pour compléter le tableau, il faut mentionner que si les paroles de la plupart des chansons qu'il a interprétées ne sont pas de lui, il a néanmoins écrit quelques déclamations. Et en particulier des textes afin de critiquer les travaux entrepris dans sa ville qu'ils considérait comme la défigurants, ou pour défendre Marseille qui, déjà à l'époque, était attaquée par les racistes nationalistes français. La valeur tant littéraire que linguistique n'en est pas très grande, mais ces textes constituent un témoignage intéressant sur l'état d'esprit qui régnait.

Cependant, en 1870, avec la défaite de la France face à la Prusse, le music-hall est lui aussi en pleine débacle. De toute façon, ce qui passe, ce sont essentiellement les chansons patriotiques, puis révolutionnaires. Cela n'est pas dans le genre de Dàvid, bien que celui-ci soit semble-t-il de tendance républicaine. Menacé de mourir de faim, car il faut dire qu'en ce

temps là, sauf cas exceptionnel, les artistes n'amassaient guère de fortune, il s'adressa à la municipalité afin qu'elle lui procure un emploi.

L'emploi obtenu fut celui pour lequel il était le moins apte : agent de police ! De plus, atteint d'obésité, il ne pouvait guère imposer le respect de la loi à des gens qui ne le prenaient pas au sérieux, et pour cause ! Au bout de quelque temps, il quitta ce poste et tenta de remonter sur les planches. Sous l'ordre moral la chanson joyeuse n'avait plus sa place, il abandonna donc, et il mourut dans la misère le 3 octobre 1875, âgé seulement de 51 ans. Ainsi disparut, presque oublié celui qui avait amusé une ville dont il était devenu presque un symbole.

CLEMENÇ GALICIER, APÔTRE DE LA DÉCENTRALISATION

De nombreux écrivains occitans ont commencé leur carrière littéraire en français avant de passer à l'occitan. Chose normale car cette dernière langue était celle du pouvoir politique et avait seule droit de cité à l'école : une façon originale d'appliquer la « démocratie » ! Mais, avec la prise de conscience de leur personnalité, de leur identité comme l'on dit aujourd'hui, les plus motivés, les plus « marxistes » (dans l'application intégrale de l'esprit de la théorie marxiste), même s'ils n'étaient pas politiquement de gauche, ont fait un retour à leur culture.

C'est ce qui s'est passé avec Clemenç Maria Galicier. Ce dernier est né à Marseille le 23 novembre 1867. Il perd ses parents alors qu'il n'est encore qu'un bébé et il sera élevé par sa nourrice. Il quitte l'école à 15 ans et entre comme commis à la Compagnie Générale Transatlantique où il passera pratiquement toute sa vie dans les bureaux, en dehors du service militaire et 2 ans avant sa mort, lorsqu'il quittera cette compagnie maritime pour s'établir à son compte. Mais, atteint d'une maladie incurable, il décède à Marseille le 15 avril 1908, à tout juste 40 ans.

Il découvre la poésie occitane en fréquentant le groupe des *Mardistes*, qui rassemblait des jeunes gens épris de poésie et dans lequel Loïs Roux (1873-1951), un avocat-félibre, déclamaient outre quelques vers en français, ses poèmes occitans qui devaient plus tard être publiés sous le titre « L'òrt de la comtessa » (« Le jardin de la comtesse »). Comme tout bon renégat, il se moque d'abord de cela, car pour lui le français représente la modernité (comme aujourd'hui l'anglais), ce qui bien entendu est faux. Puis, il comprend son erreur et commence à utiliser l'occitan, mais de façon très accessoire, dans son premier recueil, « Les dédicaces ».

À partir de ce moment, sa production en occitan prend de plus en plus d'importance. Il collabore au journal littéraire bilingue de Josèp Gautier, un autre avocat marseillais, *La Cornemuse*, puis en 1896, à *La Sartan (La Poêle)*, le journal populaire de Pascau Cros entièrement rédigé en occitan marseillais et qui était vendu à la criée sur la Canebière. Là, il écrit « Lei baladas » (« Les ballades »), qu'il réunira dans un recueil en 1899. L'an d'après, ce sera « Les chants de la trentaine », recueil de poèmes français et provençaux.

Homme d'action, il donne de nombreuses conférences et il est un partisan de la décentralisation tant politique que culturelle. Il tente de faire partager cette illusion aux intellectuels marseillais ne comprenant pas que ce qui compte, c'est la conquête d'une véritable autonomie avec un pouvoir venant de la base. Toujours est-il qu'il fonde en 1901 *L'Idèa Provençala (L'Idée Provençale)*, association qui publiera jusqu'en 1904, un journal portant le même nom.

L'année suivante, il convie les créateurs de langue occitane de Marseille utilisant le parler de Gelu (mais pas son absence d'orthographe !), à se grouper, et c'est ainsi que naissent *Lei Trobaires Marselhés (Les Trobaires Marseillais)*. En 1906, cette association fait de lui le secrétaire du comité des fêtes destinées à célébrer le centenaire de la naissance de Victor Gelu. Et la réussite de celles-ci sont dues pour une grande part à son travail.

Il collaborera par ailleurs à diverses publications telles *La Velhada (La Veillée)* ou *l'Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, d'August Marin, dont j'ai parlé dans ces mêmes colonnes.

La langue de Clemenç Galicier est excellente. Au fur et à mesure qu'il l'écrit, il l'épure tant dans le vocabulaire que dans la syntaxe. Sa poésie, avec une belle aisance dans la versification, est celle du premier mouvement, du sentiment direct : l'armée et ses contraintes lorsqu'il accomplit le service militaire, l'érotisme lorsqu'il est jeune et veut faire comme les autres, l'amour chaste et pur lorsqu'il est marié, la douleur de père lorsque meurt son premier enfant... Ce dernier évènement explique pour partie qu'il ait laissé inachevé « Lo camin de

Damàs » (« Le chemin de Damàs »), un drame social en 5 chants dont il n'a rédigé que les 3 premiers.

L'un de ses poèmes, « La pofiassa » (« La poufiasse »), imité du genre authentique et puissant de Victor Gelu, a été mis en musique et chanté par Frédéric Bard qui l'a gravé sur un disque. Mais, n'est pas Gelu qui veut, et Clément Galicier est plus proche d'un Jean Richepin dans son inspiration, que du grand chansonnier marseillais. Mais, il demeure un poète de qualité qui fait honneur à notre littérature avec le regret qu'il soit mort trop jeune sans avoir pu donner tout ce qu'il promettait.

Son autre fils, né en 1908, et prénommé également Clément, a aussi écrit quelques poèmes en provençal et il a collaboré à l'*Armanac Marseilhés* dont la publication avait été reprise par l'association *Lo Calen de Marselha (La Lampe de Marseille)* et Antòni Conio dans les années 1930.

LE FONDATEUR DE LA « *COMÈDIA PROVENÇALA* », FÈLIX GALSERAN

Le music-hall d'expression occitane a connu à Marseille une grande faveur, et il est d'ailleurs actuellement très vivant avec des groupes musicaux dont certains ont atteint une renommée internationale. Parmi les créateurs qui dans la seconde partie du XIX^{ème} siècle et la première moitié du XX^{ème} siècle ont connu une grande popularité, l'un des plus importants est Fèlix Sebastian Galseran.

Il est né dans le quartier du Panier, au Port Vieux, à Marseille le 27 septembre 1851, dans une vieille famille marseillaise. Il était le quatrième d'une famille de 6 enfants. Il fréquente l'école des Frères de son quartier où il se fait remarquer de bonne heure par son intelligence et son goût pour l'étude. Cependant, à douze ans, il doit se mettre au travail pour aider sa famille. Il sera, comme son père et ses 3 frères, tonnelier, ce qui à l'époque, le faisait entrer dans l'aristocratie ouvrière. Mais, il continue à s'instruire en fréquentant chaque soir les cours des Pères Jésuites. Il perd sa femme en juin 1894, et lui-même meurt à Marseille le 7 août 1918.

C'est peu après 1870 qu'il commence à écrire en occitan et qu'il acquiert une réputation de chansonnier auprès du public marseillais. En 1877, il fonde avec d'autres artistes, *La Comèdia Provençala* (*La Comédie Provençale*), qui se donne pour but de « diffuser la langue provençale par le moyen d'écrits, de concerts et de représentations faites dans toute la Provence » et dont il sera le président jusqu'à la disparition de l'association. L'écrit fut dans l'ensemble assez négligé et l'action porta surtout sur les représentations. Quant à l'aire géographique très large qui avait été envisagée, elle se réduisit en fait à la région marseillaise. En 1880, il sera également l'un des fondateurs de l'association *Lo Gai Saber* (*Le Gai Savoir*), qui rassemblait les troubadours qui collaboraient au journal *Lo Tròn de l'Èr* (*Le Tonnerre*), créé par Père Mazière (*La Marseillaise*, 26 avril 1992) et Antide Boyer (*La Marseillaise*, 17 décembre 1995).

Sa première œuvre importante est une pastorale, « L'an un », qui fut jouée au théâtre de la rue Caisserie un peu avant 1880, et qui obtint un grand succès. D'abord assez proche des milieux conservateurs, Fèlix Galseran va évoluer progressivement vers le républicanisme et le socialisme, ce qui apparaît clairement dans les œuvres suivantes, notamment le drame en 4 actes et en vers, « L'héritage ou le jésuite au moulin », en 1881 dont le titre est en français, mais le contenu pratiquement tout en occitan. Il a donné aussi une comédie en 2 actes et en vers, « Lo caractera de misè Bernat » (« Le caractère de mademoiselle Bernard »), représentée pour la première fois en 1891, et « Lo pompier enflamat » (« Le pompier enflammé »), vaudeville en un acte et en vers, créé en 1881, au théâtre de Saint-Henri, banlieue marseillaise. Ces diverses pièces ont été publiées.

Mais à côté du théâtre, Fèlix Galseran a été un chansonnier très prolifique. Les thèmes développés sont souvent comiques, parfois grivois, ce qui est une constante de la chanson populaire. Mais on y trouve aussi un engagement politique socialisant, par exemple avec des chansons comme « Lo vièlh Marselhés » (« Le vieux Marseillais »), « L'infèrn e lo paradís » (« L'enfer et le paradis »), « Compreni pas » (« Je ne comprends pas »), ou « La Marselhesa » (« La Marseillaise »), où l'évocation de la femme de Marseille permet de prendre parti pour ce chant qui était encore porteur à l'époque de toute sa signification révolutionnaire et était considéré comme séditionnaire, n'étant pas encore reconnu comme hymne national.

Fèlix Galseran ne recherche pas la pureté dans ses textes. Il emploie un occitan courant, car ce qu'il désire avant tout c'est une compréhension immédiate avec le public. Et celui-ci est nombreux. Car l'action de *La Comèdia Provençala* qui rassemble de nombreux artistes, est efficace. Il suffit de s'adresser à cette association pour disposer de chanteurs qui

viendront animer une fête ou un banquet. Par ailleurs, l'association organise aussi des concours de chants et de déclamation. Ainsi, en 1884, concours poétique sur le thème « Lei sofla mosts » (« Les souffle moût ») ; en 1894, chanson ou chansonnette sur le thème « N'a pron » (« Il y en a assez ») ; suivront en 1896 et 1898, deux autres concours auxquels participeront de nombreux concurrents. Bien entendu, ces concours s'achevaient par une distribution des récompenses à laquelle le public était convié.

La Comèdia Provençala recevait parfois l'aide d'associations populaires occitanes, et ses chanteurs se produisaient un peu partout dans les fêtes de quartier et de banlieues. Sa disparition peut se situer vers 1905, au moment où s'éteignent les artistes occitans qui avaient fait la réputation de l'Alcazar et du Casino sous le Second Empire et les débuts de la 3^{ème} République. Mais son action a été très bénéfique pour la création populaire, et elle s'est prolongée bien après la guerre de 14-18.

Félix Galseran outre ses chansons en feuilles volantes éditées par Alfrèd et Maria Carnaud (*La Marseillaise*, 17 mai 1992), a collaboré à de nombreux journaux populaires : *Lo Tròn de l'Èr*, *La Sartan (La Poêle)*, *Lo Sant-Janenc (L'habitant de Saint-Jean)*. Et il a publié lui-même sous le titre « La Muse Populaire de Félix Galseran », des fascicules rassemblant certaines de ses chansons tant occitanes que françaises. On notera que s'il en écrivait les paroles, les airs étaient généralement empruntés à des chansons à la mode, pratique courante à cette époque.

LES COMIQUES PROVENÇAUX LOÏS GALSERAN ET ANTÒNI GHERSY

J'ai présenté précédemment le chansonnier marseillais Fèlix Galseran, l'un des fondateurs de *La Comèdia Provençala (La Comédie Provençale)*, et l'un des artistes marseillais qui a connu le plus de succès avant la première guerre mondiale. Mais, j'ai appris qu'il avait un neveu, Loïs Galseran, qui a été également un artiste comique estimé. Cette information m'a été communiquée par monsieur Adrien Èche, l'un des spécialistes du music-hall marseillais, que je tiens à remercier ici.

Je vais donc évoquer aujourd'hui la figure de ce personnage qui le mérite bien. Loïs Galseran est né à Marseille, le 2 août 1869. Il s'était marié en 1898 ou 1899, avec l'une des sœurs de la grand-mère maternelle de monsieur Èche. Sa carrière artistique publique s'acheva avec son mariage car son épouse avait mis son veto à ses exhibitions scéniques. Et il ne put continuer à chanter que dans des représentations privées avec les amis ou dans le cercle familial. Cela explique qu'il soit demeuré fiancé une dizaine d'années avant de convoler en justes noces, sachant le sort qui lui était réservé ! Il devait mourir à Allauch, près de Marseille, le 17 janvier 1927.

Sa carrière artistique publique s'étale sur une dizaine d'années entre 1888 et 1899. Il se produisait surtout dans une salle de concerts, « La Gaîté » ou « La Gaieté », qui se trouvait au grand chemin d'Aix, actuelle avenue Camille Pelletan, presque en face de la rue Montolieu. Son répertoire se composait de chansonnettes et de déclamations en provençal ; ce n'est qu'exceptionnellement qu'il disait un monologue en français, ou plus exactement en francitan. Son répertoire était essentiellement comique. Ainsi, il campait par exemple le personnage d'un vieux Marseillais qui prenait le train pour la première fois. À la première station, le chef de gare crie, « L'Estaque », et lui comprend « laissa ta coa » (traduction : « laisse ta queue ») ; seconde station, « Rognac », il comprend « roinat » (traduction : « ruiné ») ; etc...

Pour les duos, qui étaient couramment pratiqués à l'époque, il avait pour partenaire Antòni Ghersy, connu sous le seul prénom Antoine comme c'était l'usage. Souvent, tous deux se déguisaient en marseillaises et leur morceau favori était « Lei doas baseretas » (« Les deux pipelettes »), de Josèp Arnaud, le comique marseillais de renommée internationale dont j'ai déjà parlé (*La Marseillaise* 12 décembre 1993).

Après le mariage de Loïs Galseran qui désormais était interdit de théâtre, Antòni Ghersy a continué de monter sur les planches, et c'est sa propre épouse, Leà, qui a remplacé son partenaire. Ce fut le duo Antoine-Léa. Bien entendu, le répertoire était identique.

Je tiens encore à remercier ici monsieur Adrien Èche, pour les précieux renseignements qu'il m'a communiqués, et qui permettent non seulement de compléter ceux dont je disposais sur Fèlix Galseran, mais aussi de remettre à l'honneur les chansonniers Loïs Galseran et Antòni Ghersy ainsi que son épouse Leà, qui sans cela auraient été totalement oubliés.

LE MÉDECIN DE MARINE CARLES ONORAT GANTELME

Parmi les bourgeois qui aimaient leur langue nationale - et je choisis ce terme de « nationale » car c'est dans toutes les classes de la société que des personnes non contentes de parler en occitan, l'ont illustré dans la culture orale ou écrite -, on trouve un homme qui a su lier le plaisir personnel avec les sentiments populaires. Il s'agit de Carles Onorat Gantelme.

Celui-ci est né à La Seyne, près de Toulon, le 22 décembre 1820. Il était le fils d'un médecin, et il devint lui-même médecin dans la Marine Royale, comme on désignait et comme on continue de désigner l'actuelle Marine Nationale en raison des sentiments monarchiques que professaient ses officiers. Il est vrai qu'aujourd'hui les choses ont tout de même bien changé... Carles Onorat Gantelme se maria en 1847 avec Fortuneta Maria Rit, et accomplit une carrière bien remplie donc, dans la « Royale », surtout à Toulon, le grand port de guerre de la Méditerranée. Il mourut à La Seyne, où il s'était retiré au moment de la retraite, le 16 janvier 1890.

C'est au moment de la retraite, vers la fin du Second Empire, que pour occuper ses loisirs, il se mit à taquiner la muse. Il avait, d'après Antòni Esclangon, l'abord assez froid. Mais lorsqu'il se trouvait entre amis, il se laissait facilement aller et se montrait galéjeur. C'est qu'il maniait l'occitan provençal, sa langue maternelle, avec naturel et facilité, et savait rendre l'humeur joyeuse des milieux populaires avec lesquels il était demeuré en contact.

Ses poèmes, ses « tròbas », ses galéjades en vers, il les récitait à ses amis qu'il rencontrait chez le pharmacien Jordany dont le magasin se trouvait à la place de la Poissonerie, à Toulon.

Cette œuvre n'a jamais été imprimée, sauf exception, du vivant de son auteur. Mais une partie en a heureusement été recueillie par Antònin Esclangon, ce qui a permis de la sauver. Elle était connue de tous les Toulonnais, y compris de ceux qui se piquaient d'être « modernes » en refusant d'utiliser l'occitan (aujourd'hui ils se montrent modernes en utilisant... l'anglais !). C'est le cas en particulier de la chanson « Lo chant dau depart » (« Le chant du départ »), publiée pour la première fois dans l'almanach *Lo Franc Provençau* (*Le Franc Provençal*) de 1883, par Carles Poncy, avec la seule signature de « Docteur G... », et « Per copia confòrma : Charles Poncy ». Elle a été reprise en 1906 dans la revue *Lo Gai Saber* (*Le Gai Savoir*), par Antòni Esclangon, sous le titre « Fau s'enanar » (« Il faut s'en aller »).

« Fau s'enanar » traite sur un mode plaisant de la déchéance causée par la vieillesse : en résumé, lorsque l'on n'a plus la vue nette, que l'on ne peut plus mordre sur les tranches de viande, que le rôti ne vous dit plus rien, qu'on a « la cervèla en marmelada », que l'on n'est plus « qu'un vièlh fais d'estraças », « fau s'enanar, fau s'enanar ! » La manière joyeuse dont Gantelme traite ce sujet tragique est tout à fait dans la tradition populaire occitane, et va bien au delà. Car, après tout, rire de ses malheurs n'implique pas forcément qu'on les accepte de gaieté de cœur. Mais on n'a guère le choix, et cela permet peut-être de mieux les supporter.

Carles Onorat Gantelme est le type du trobaire populaire, aussi si la langue qu'il utilise est excellente, il ne fait aucun effort pour la plier à une quelconque règle orthographique. Ce qui ne l'empêchera pas de devenir félibre en 1881. mais, évidemment, pour lui cela ne constituait nullement une obligation... orthographique.

Il serait intéressant pour l'enseignement, mais également pour posséder un témoignage sur les mentalités populaires du XIX^{ème} siècle, d'avoir une édition critique des textes qui nous restent de Carles Onorat Gantelme. En tout cas, la chanson « Fau s'enanar » est publiée dans l'*Armanac de Mesclum*, de 2003 où vous pouvez la trouver.

L'INSTITUTEUR ESTÈVE GARCIN

On trouve plusieurs auteurs occitans dont le patronyme est Garcin. Ainsi, Père Garcin, le trobair que j'ai présenté il y a déjà assez longtemps dans ces mêmes colonnes (*La Marseillaise*, 8 mars 1998), originaire de Rougiers (Var). Ou Eugèni Garcin (*La Marseillaise*, 3 septembre 2002), d'Alleins (B-du-R) près de Salon, qui fut l'un des premiers félibres avant, pour des raisons d'engagement de politique occitane, d'être rejeté du mouvement qu'il réintègrera pourtant plus tard et dont j'évoquerai la mémoire dans un prochain article. Sans parler d'autres Garcin dont nous ne savons rien. Aujourd'hui, c'est d'Estève Garcin qu'il sera question.

Estève Garcin est né le 25 avril 1784, à Draguignan (Var), dans une famille de la petite bourgeoisie. Autodidacte, il va acquérir une culture de base qui lui permettra de devenir instituteur. Et c'est ainsi qu'il apprendra le calcul et le français aux enfants à Grasse, Callian et Marseille où il devient chef d'une institution, puis Toulon où il sera chargé de l'éducation des orphelins de l'Hospice de Charité. Il se retirera à Draguignan où son fils était imprimeur. Il mourra dans cette ville le 23 novembre 1859. Sur le plan politique, il est légitimiste, c'est-à-dire partisan des Bourbons et de la royauté dite légitime.

Mais, la position culturelle d'Estève Garcin est contradictoire. En effet, au départ au moins, il s'est intéressé à l'occitan provençal qui est sa langue naturelle pour mieux pouvoir l'extirper et lui substituer le français. C'est ainsi qu'en 1823 il publie un dictionnaire provençal-français précédé d'une grammaire et suivi d'une collection de proverbes, qui sera repris en 1841, et dont le rôle est d'aider les Provençaux à bien s'exprimer en français. Ce but final ne l'empêche pas d'avoir un grand amour de la Provence et de l'illustrer par des publications diverses. Ainsi, il a aussi écrit un dictionnaire historique et topographique de la Provence.

Et voilà qu'en 1845, alors qu'il a 61 ans, il publie enfin un ouvrage en occitan, « Lo Parnassa provençau » (« Le Parnasse provençal »), qui est un recueil de contes et de poèmes. L'ouvrage est épais puisqu'il a presque 300 pages. Et paradoxalement encore, il le dédie à deux personnalités libérales, en l'occurrence le docteur Layet, membre de diverses sociétés littéraires et scientifiques, et Carles Poncy (*La Marseillaise*, 29 juin 1997), poète-maçon dans ses débuts, qui obtiendra une certaine notoriété par ses textes français avant de passer à l'occitan provençal et d'intégrer le Félibrige. J'ai évoqué ce poète-ouvrier dans un article précédent.

Dans l'envoi à Carles Poncy et l'avans-propos, il cite un certain nombre d'auteurs et de personnages occitans, évoquant aussi les Troubadours, ce qui montre un engagement en faveur de sa langue. Ce d'autant plus qu'il utilise l'orthographe classique de Raynouard et de Diouloufet. Quand à la langue utilisée, elle est très riche et peu francisée, bien travaillée, montrant par là le respect qu'il y porte. C'est en 1841 qu'il commence à collaborer au journal de Josèp Désanat (*La Marseillaise*, 27 janvier 1991), *Lo Bolhabaissa* (*La Bouillabaisse*), dont le rôle dans la renaissance occitane du milieu du XIX^e siècle sera si important. On peut donc dire que c'est dans la vieillesse qu'il revient véritablement à sa langue en s'engageant dans la création. Et après la publication du « Parnassa provençau », Il continuera avec sa participation en 1852 au *Romavatgi dei Trobaires* (*Congrès des Poètes*), d'Arles.

Mais, il s'agit pas là d'un engagement renaissantiste mais bien plutôt d'une position utopique, même si les textes qu'il donne sont intéressants et de qualité. Il est tourné vers le passé et non, comme le sera malgré ses insuffisances Désanat, vers l'avenir et dans le mouvement du siècle. Comme le fait remarquer Renat Merle, dans sa fidélité provençale, le thème de la Provence fonctionne à vide.

Et c'est bien ce qu'il démontre dans l'étude qu'il a consacrée au texte provençal de la région toulonnaise. En effet, Estève Garcin avait annoncé dans son « Parnassa provençau » la publication d'un ouvrage en prose occitane, ce qui constitue en soi une sorte de révolution car à l'époque, l'occitan était écrit essentiellement en vers. Donc, suite à des recherches, Renat Merle a retrouvé le manuscrit de l'ouvrage en question qui n'avait jamais fait l'objet d'une publication, et dont le titre est « La Robinsonada provençala » (« La Robinsonade provençale »). L'auteur réalise là son fantasme de péréniser la langue moribonde en effectuant une fuite vers l'île de Robinson : pour faire court disons que des Provençaux abordent une île inhabitée et qu'ils y forment une société dont la langue et la culture est l'occitan provençal ; mieux, ceux qui les rejoindront et ne seront pas des Provençaux seront intégrés ! A la mort réelle en cours, il substitue le rêve éveillé.

Un rêve qui se matérialisera au plan politique et social avec la victoire du prince Louis-Napoléon Bonaparte, autrement dit Napoléon III, qui accomplira une sorte de Restauration, même si elle n'a rien de « légitime » ! Et le mirage félibréen sera là, précisément en 1859, au moment de la disparition d'Estève Garcin, qui pourra lui faire espérer la réussite de sa « Robinsonada ».

J'ajoute à propos de cete dernière qu'évidemment la prose employée est influencée par la prose française, ce qui est normal en l'absence de modèle. Et surtout d'une conscience populaire et classique comme celle, à la même époque d'un Victor Gelu, qui y réussit lui avec le roman « Novè Granet » (« Noël Granet »).

Ceci étant, il faut rendre à Estève Garcin cet hommage que malgré ses contradictions il a su donner une œuvre qui finalement demeure intéressante. Et qui, outre ses qualités linguistiques et littéraires, permet une discussion sur les conditions qui permettent à une culture de vivre et de se développer.

LE JOURNALISTE RÉPUBLICAIN EUGÈNI GARCIN

J'ai déjà présenté un certain nombre de créateurs occitans dont le patronyme était Garcin, comme Père Garcin (*La Marseillaise*, 8 mars 1998), de Rougiers (Var) ou Estève Garcin (*La Marseillaise*, 8 mars 1998 et 1^{er} août 2002), de Draguignan (Var). Aujourd'hui c'est probablement du plus célèbre des Garcin, même si sa personnalité a été occultée, dont je vais vous parler.

Il s'agit d'Eugèni Garcin. Il est né à Alleins (B-du-R), village proche de Salon de Crau, rebaptisée pour les nécessités du tourisme Salon de Provence, le 31 décembre 1831. Issu d'une famille d'artisans, son père était le maréchal-ferrand du village. Il effectue de bonnes études et part pour Paris où, en 1861, il épouse l'une des directrices du pensionnat dans lequel il était surveillant-professeur. Il mène rapidement de front deux combats, l'un en faveur de la langue d'oc, l'autre en faveur du républicanisme qu'il confond d'ailleurs avec le radicalisme centraliste et totalitaire. Mais, à l'époque cela constitue une avancée même si la question sociale est négligée par les radicaux qui pourtant ne peuvent l'ignorer totalement tant elle est brûlante. Il fera une carrière de journaliste devenant en 1868 l'un des collaborateurs du journal marseillais d'Esquiros, *Le Peuple*; mais il a déjà participé à la propagande républicaine avec sa collaboration à des publications parisiennes comme *La Revue de Paris*, *La Morale Indépendante*, *La Libre Recherche*. Après le 4 septembre 1870, la déchéance de l'Empire et la proclamation de la République, il est nommé sous-préfet de Muret (Haute Garonne), près de Toulouse, et en bon radical il soutient le gouvernement de la Défense Nationale de l'opportuniste Gambetta. Il n'attend pas l'établissement de l'Ordre Moral du maréchal de Mac-Mahon pour quitter cette fonction. Il est alors journaliste à Toulouse et devient directeur de *L'Émancipation* puis de *L'Avenir du Gers*; il parcourt le Languedoc et la Gascogne pour soutenir les idées révolutionnaires. Au coup d'état du 16 mai 1876, il part en Belgique pour en revenir quelques années plus tard et il s'installe à Paris, collaborant à différents journaux de la capitale. Il décède à Anthony, près de Paris, où il s'était retiré, en février 1909.

Pour ce qui est de la création occitane, Eugèni Garcin a commencé à écrire très jeune dans sa langue maternelle. Ainsi, on trouve plusieurs de ses textes dans l'ouvrage collectif publié par Roumanille en 1851, « Lei Provençalas » (« Les Provençales »), dans lequel sont réunis des poèmes parus à Avignon dans un journal auquel Roumanille est rédacteur. Il participe au *Romavatgi dei Trobaires (Congrès des Poètes)* d'Aix en Provence en 1853, et donne dans l'ouvrage contenant la publication des textes présentés à cette occasion, un admirable poème, « Lo sang » (« Le sang »). Ami de Mistral et des premiers félibres, il écrit dans *l'Armanac Provençau (l'Almanach Provençal)* et est alors considéré comme l'un des meilleurs espoirs de la nouvelle association.

Le Félibrige a réussi une percée dans le monde littéraire, même s'il est ignoré ou combattu par les troubaires populaires, grâce au succès international obtenu par « Mirèlha » (« Mireille »), le plus grand poème épique du siècle. Mistral, en 1867, donne un second poème épique, « Calendau » (« Calendal ») et surtout « La Comtessa » (« La Comtesse »), dans lequel il s'élève contre la centralisation bonapartiste qui remonte d'ailleurs à la monarchie. Il y présente aussi son nationalisme occitan qu'il parvient à concilier avec l'appartenance à la nation française par le biais du fédéralisme. Mais, pour Eugèni Garcin, dont l'analyse manque pour le moins de rigueur, il s'agit là de séparatisme, et il publie en 1868 un ouvrage, « Les Français du Nord et du Midi », sorte de pamphlet indigeste au-dessous de toute discussion dans lequel il attaque Mistral et le Félibrige. C'est évidemment la rupture, et Mistral ne lui pardonnera pas cette trahison même s'il le rencontrera de nouveau une trentaine d'années plus tard...

C'est qu'Eugèni Garcin qui vivait à Paris, éloigné du pays, reprit contact avec les félibres parisiens, immigrés comme lui, en 1895, à l'occasion des fêtes félibréennes de Sceaux. Il devait d'ailleurs devenir vice-président de l'association parisienne. Mais il se sentait toujours suspecté par le Félibrige avignonnais et tenu à l'écart, d'autant plus que l'on a prétendu qu'il avait été l'un des sept fondateurs historiques de l'association et que son nom avait été remplacé par celui de Joan Brunet ! De toute façon, la création du Félibrige, soit-disant le 21 mai 1854, n'est qu'une légende inventée à posteriori, car en réalité, le Félibrige se constitua avant cette date : dans ces conditions, il n'y avait aucune contradiction à considérer que tant Eugèni Garcin que Joan Brunet avait contribué à la création de l'association. En tout cas, au témoignage d'Antòni Conio qui l'avait rencontré en 1906, au cours de l'un de ses voyages en Provence où il retournait chaque été, Eugèni Garcin demeurait marqué par l'ostracisme dont il demeurait l'objet. Mais, il est vrai qu'il l'avait bien cherché !

Cependant cela n'excuse pas le silence qui s'était fait sur son nom, d'autant plus qu'il a été un excellent poète et qu'il a continué d'œuvrer en faveur de la renaissance occitane jusqu'à sa mort, publiant d'ailleurs dans les années 1900 la revue *La Provence*.qui défendait notre culture.

LA COUTURIÈRE RÈINA GARDE

J'ai déjà présenté ici des femmes qui ont écrit en occitan. De même qu'en français, elles sont beaucoup moins nombreuses que les hommes, ce qui est normal en raison de la position de la femme dans la société. Ce qui est en train de changer, mais il faut le dire, plus lentement qu'on ne l'imagine. Voir par exemple les femmes dans la politique ! Toujours est-il que je vous ai parlé de Laserina de Manòsca (Rosalia Negre), de Maria d'Arbaud, d'Alexandrina Brémond et de Laserina Denièl. J'aurai l'occasion d'évoquer la figure d'autres écrivains féminines occitanes, et je continue aujourd'hui avec Rèina Garde.

Celle-ci née à Nîmes en 1810, de père inconnu, ne connut sa mère qu'à l'âge de 8 ans, ayant été placée dans un hospice nîmois. Sa mère d'ailleurs mourut peu après, à 26 ans. La jeune Rèina est ensuite placée comme servante dans un château près d'Aix-en-Provence. Elle en profite pour dévorer les livres que possèdent ses jeunes maîtresses et pour s'instruire de leurs leçons. Elle est littéralement passionnée par « Jocelyn », le poème de Lamartine. À la mort de la maîtresse du château, elle revient à Nîmes où elle passe 5 années, exerçant le métier de couturière qu'elle avait appris. Elle retourne ensuite dans l'ancienne capitale de la Provence où elle tient une mercerie avant d'aller habiter dans le dernier étage d'un immeuble sis à la rue Bourg-d'Arpille. Elle s'essaie dans la poésie au moment où se développe dans les années 1830-40, le mouvement dit des poètes-ouvriers encouragé notamment par Georges Sand et Lamartine, qui soutiennent ainsi le socialisme utopique sans risque pour la société bourgeoise car constituant une tentative d'intégration du mouvement ouvrier. Ces poètes-ouvriers seront nombreux mais généralement constitués par des travailleurs exerçant des métiers qualifiés, ce qui se comprend, car pour écrire encore fallait-il être alphabétisé. À l'exemple de leurs modèles romantiques, ils commenceront pas s'exprimer dans la langue dominante, le français. Puis, devant la médiocrité de ces productions écrites dans une langue qu'ils ne maîtrisent pas ou peu, les plus conscients d'entre eux, en Occitanie du moins, passeront à l'écriture en langue occitane. Certains poursuivront parallèlement une écriture dans les 2 langues.

C'est ce qui va se produire chez Rèina Garde qui auprès d'une production majoritairement de langue française, utilisera aussi sa langue maternelle.

C'est en 1846 qu'elle apprend par les journaux et par des vers de Josèp Autran que Lamartine est à Marseille où il est venu se reposer quelques jours dans une villa située à l'extrémité du Prado, près de la mer. Il sera d'ailleurs reçu par l'*Athénée Ouvrier*, groupement de travailleurs qui s'était assigné pour but de développer l'instruction dans la classe ouvrière. Un samedi soir, après avoir fermé son petit magasin, Rèina Garde prend la diligence, arrive le lendemain matin à Marseille, et se rend chez le poète. Elle tombe à ses pieds et lui montre des vers que Lamartine, idéaliste, trouve naïfs et beaux ! En 1851, Lamartine dédiera d'ailleurs à Rèina Garde son roman « Geneviève ». Le récit de cette rencontre a été fait par le poète français.

Rèina Garde, avec un soutien tel que celui de Lamartine, est sacrée poétesse. En 1851, elle revient à Nîmes où elle publie son « Essai poétique », suivi en 1861 de ses « Nouvelles poésies ». Entre temps, en 1855, elle avait écrit un roman, « Marie Rose », sorte d'autobiographie qui est l'histoire de deux orphelines et qui obtint le prix Montyon en 1859.

Cependant, elle n'a pas oublié sa langue maternelle, et c'est ainsi qu'en 1852 elle envoie un poème à Père Bellot, le célèbre trobair qui au lieu de l'encourager à écrire en occitan, lui répond qu'il est préférable qu'elle s'exprime dans la langue des riches et du pouvoir !

Heureusement, elle ne tiendra pas compte de ce conseil de rênégat, et elle saluera les trobaires assemblés le 21 août 1853 au « Romavatgi » (« congrès », « rassemblement »)

d'Aix-en-Provence. Elle donnera deux autres poèmes en occitan, « La voliera de madama Aunier » (« La volière de madame Aunier ») et « Lo pantais dau mossi » (« Le rêve du jeune enfant »), qu'elle publiera dans ses « Nouvelles poésies ».

On peut regretter que Rèina Garde ait si peu écrit en occitan. Car les quelques textes qu'elle a laissés montrent une bonne inspiration malgré la banalité des sujets évoqués, bien supérieure en tout cas à celle de ses textes français. Quant à sa langue, malgré des francismes normaux de l'époque, elle est excellente.

Retirée à Nîmes, nous ne connaissons pas la date exacte de sa disparition, mais nous savons qu'elle est postérieure à 1881.

JOAN-BAPTISTA GAUT, CONSERVATEUR DE LA MÉJANES ET POÈTE

Parmi les hommes qui ont le plus contribué à organiser la renaissance occitane autour du *Félibrige* avant que celui-ci prenne une orientation ancrée sur la modernité, Joan-Baptista Mariús Gaut est certainement le principal autour de Roumanille.

Il est d'ailleurs le contemporain de ce dernier puisqu'il n'est son cadet que d'une année. Joan-Baptista Gaut est né en effet à Aix-en-Provence le 2 avril 1819, dans une maison de la rue qui aujourd'hui porte son nom. Issu d'une famille de la petite bourgeoisie, son père était armurier au numéro 48 de la rue des Cordeliers, et son frère aîné, Justinian Gaut, qui prit la succession paternelle, né en 1817, a été en son temps, un peintre apprécié. Il entre au secrétariat de la mairie de sa ville natale en 1845. Ce sera les mérites littéraires qu'il acquerra ultérieurement qui le feront nommer en 1870 conservateur de la célèbre Bibliothèque Méjanès. Par ailleurs, il assurera durant de nombreuses années la rédaction en chef des journaux *Le Mémorial d'Aix* et *La Provence*. Il meurt à Aix-en-Provence le 14 juillet 1891, moins de 2 mois après Roumanille, lui-même décédé le 24 mai précédent. Mais il convient toutefois de préciser que si idéologiquement Joan-Baptista Gaut se situe dans la tradition catholique de droite, il est beaucoup moins virulent et plus ouvert au dialogue avec les républicains, les « rouges », que Roumanille.

C'est très tôt que Joan-Baptista Gaut fait son entrée dans la poésie occitane puisqu'il collabore au journal de Desanat, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*, dès sa fondation en 1841. À l'origine, il appartient au groupe des trobaires populaires et est proche des Marseillais. Partisan d'une organisation permettant de développer la renaissance, il aide Roumanille à mettre en place le *Romavatgi dei Trobaires (Congrès des Trobaires)* d'Arles en 1852 bien que n'étant pas d'accord avec lui sur la question de l'orthographe calquée sur le français qu'il préconise. L'année suivante, c'est lui qui organise le *Romavatgi* d'Aix qui connaît un large succès. C'est encore lui qui publie les textes lus au *Romavatgi* d'Arles et prépare la publication de ceux lus à Aix. Mais, celle-ci ne peut être effectuée et c'est pour en permettre l'édition et afin de continuer le travail d'organisation qu'il fonde en décembre 1853 le journal *Le Gai Saber (Le Gai Savoir)*, qui paraîtra jusqu'en 1855.

Bien que partisan à ses débuts d'une orthographe rationnelle de l'occitan appliquant les règles classiques, Joan-Baptista Gaut, devant le succès parisien obtenu par le *Félibrige* naissant grâce à « Mirèlha » (« Mireille »), de Frédéric Mistral, rejoint ce mouvement à partir de 1860. Ce qui ne l'empêche pas de collaborer au journal de Mariús Féraud, *Lo Rabalhair* (*Le Ramasseur*) devenu *Lo Caçaire (Le Chasseur)*, pourtant adversaire du *Félibrige*. Désormais, pleinement intégré dans cette association, il en deviendra l'un des propagandistes et des organisateurs faute d'avoir pu rassembler tous les créateurs en occitan. Ainsi, en 1864, il organise à Aix un concours de poésie occitane ; en 1876, Mistral le nomme majoral du *Félibrige* et il participe à la fondation d'une association félibréenne dans la capitale historique de la Provence, l'*Escolo de Lar (École de l'Arc)*.

Il a collaboré outre *Lo Bolhabaissa*, *Lo Rabalhair* et *Lo Caçaire* à de très nombreuses publications : l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, *Lo Provençau (Le Provençal)*, *Lo Brusç (La Ruche)*, *L'Abelha Provençala (L'Abeille Provençale)*, l'*Almanach de Provence*, *La Revue Agricole et Forestière...*

Auprès de son œuvre poétique dont le recueil principal est « Sonets, sonetas e sonalhas » (« Sonnets, sonnettes et sonnailles »), publié en 1874, il a donné des chansons et surtout des pièces de théâtre et des opéras. L'une de ces pièces, un drame, « Lei Moros » (« Les Maures »), fut créée en 1874 aux fêtes poétiques et religieuses de Forcalquier. Deux de ses opéras comiques, dont la musique est d'Anfòs Gavaudan, ont été présentés à Sorgues

(Vaucluse), l'un en 1882, « Lo mau d'amor » (« Le mal d'amour »), l'autre en 1891, « L'amor engabiat » (« L'amour mis en cage »). Par ailleurs, il est l'auteur d'un mystère en 3 actes publié en 1877 sur une musique de Gèli Borel et d'un drame en un acte, « Un còr de trobare » (« Un cœur de trobare »), publié après sa mort en 1897. Enfin, il a laissé de très nombreuses œuvres en manuscrit, surtout des drames, comédies, vaudevilles, opéras comiques, opérettes...

La poésie de Joan-Baptista Gaut demeure très classique et elle n'est pas très originale. Ce qui n'est pas forcément le cas pour l'inspiration car plus d'une fois Mistral y trouvera des idées qu'il développera. Certains textes de Joan-Baptista Gaut sont d'excellente qualité et il serait souhaitable que les meilleurs de son œuvre dramatique soient réédités.

VICTOR GELU, ÉCRIVAIN UNIVERSEL

L'un des plus grands écrivains universels, Andrieu Joan Victor Gelu, est né à Marseille, au numéro 5 de la rue du Bon Pasteur, maison aujourd'hui démolie en raison des travaux de l'autoroute, le 12 septembre 1806. Peu connu en France où tout ce qui ne s'écrit pas dans la langue et suivant le style de Paris ne mérite aucun intérêt, il en est heureusement différemment à l'étranger où l'on reconnaît les vrais talents. Là-bas en effet, il est estimé à sa juste valeur, et au fond c'est cela l'important.

Heureusement aussi, grâce aux efforts de personnes et d'organismes qui ont conscience de leur dignité, il est connu des Marseillais malgré l'idéologie dominante. Contemporain de Bellot, de Bénédict et Chailan, son succès sera plus mitigé que ceux-ci au début, car il ne se contentera pas d'amuser. Son père, maître boulanger, était un artisan aisé marseillais. Il l'envoya quelques années à l'école primaire, puis à l'institution des Frères Gris, à Aix-en-Provence. Il suivit ensuite les cours du Petit Séminaire de Marseille et acquit une solide formation classique. Il n'a que 15 ans lorsque son père meurt. Il aide sa mère et devient maître boulanger. Cette existence ne lui convient pas. Il quitte Marseille en 1829 et jusqu'en 1836, il parcourt la France et la Suisse, exerçant divers métiers dont celui de comédien ambulancier.

De retour à Marseille, il est tour à tour minotier, clerc d'avoué et durant quelque temps, directeur de la minoterie que son frère exploite à Roquevaire (B-du-R). Il part pour l'Italie, à Gênes, en qualité de chef de meunerie. Nouvel échec. Il se retire alors à Marseille où il meurt le 2 avril 1885, la même année que Victor Hugo qui ne lui sera pas supérieur mais sera beaucoup plus connu !

C'est en 1838, que par hasard, il composa les strophes de la chanson « Fenhant e gromand » (« Féniant et gourmand »), qui connut un incroyable succès. Encouragé par ses amis à poursuivre dans cette voie, il écrivit d'autres chansons qui parurent en 1840. Une seconde édition, augmentée mais censurée, parut en 1855.

Les chansons de Gelu constituent un tableau saisissant de la société marseillaise de l'époque. Chez lui, pas de romantisme ou de sensiblerie. Il présente les hommes tels qu'ils sont, avec leurs qualités et leurs vices. Il fait vivre sous nos yeux le sous-prolétariat marseillais, les exploités. Les injustices, les abus, les vols, les viols des puissants et des moins puissants, nous sont débballés pêle-mêle dans une langue superbe.

Sociologiquement et dans ses sentiments, Gelu est un homme du juste milieu, mais il ne supporte pas l'injustice. Il ne prend pas le parti du peuple, mais il fait mieux : il est le témoin du peuple ! Et le parquet de Marseille, en 1855, ne s'y est pas trompé, qui avait interdit la mise en vente de la deuxième édition de ses chansons ! Finalement, le procureur impérial, homme de goût, passa outre aux pressions dont il était l'objet de la part des « amis de l'ordre et de la religion », autorisa la vente.

Ensuite, Victor Gelu écrivit encore quelques chansons et surtout un roman, « Novè Granet » (« Noël Granet »), le premier de la littérature occitane moderne, et qui, 20 ans avant Zola, constitue un témoignage irremplaçable sur la montée du capitalisme et les misères qu'il a engendrées.

La langue de Victor Gelu est d'une qualité exceptionnelle : elle constitue un modèle auquel il faut constamment se référer, de même d'ailleurs qu'à celle de Mistral.

Si sa position le situe du côté des exploités, c'est d'une façon populiste car il n'analyse pas les causes de maux dont souffre la société. Mais il a admirablement compris le pillage dont était victime le pays avec l'arrivée de sociétés nationales, aujourd'hui multinationales, soutenues par des rénégats qui se vendent au plus offrant : il proteste contre la mise à sac de Marseille par un capitalisme extérieur à la région. C'est aussi un écologiste avant l'heure.

Ses nombreux voyages l'ont rendu sceptique sur l'avenir de la langue occitane, et il méprisera les félibres, se montrant d'ailleurs injuste avec Mistral. C'est lui, et j'ai retrouvé les documents qui en apportent la preuve, mais étaient totalement ignorés jusqu'à ces dernières années, qui a mené à Marseille la lutte contre le *Félibrige*, inspirant notamment pour cela le futur député socialiste Antida Boyer et son disciple, Pascau Cros, qui fondera plus tard le journal *La Sartan (La Poêle)*.

Victor Gelu, avec les scandales des fausses facture, du TGV, du port pour riches qui risque d'anéantir les calanques, aujourd'hui d'ITER destiné aux gros bonnets internationaux, des incendies de forêts, demeure d'une actualité étonnante. Ses chansons semblent écrites aujourd'hui. Et elles sont reprises ou adaptées par des chanteurs occitans comme Jaume Lombard ou Frederic, et bien d'autres. Quel meilleur hommage à rendre à celui qui continue à servir de référence aux écrivains occitans ?

LE COMMUNARD LUCIAN GEOFROY

Un certain nombre d'écrivains occitans ont participé au mouvement révolutionnaire que fut la Commune de 1871, soit à Paris ou Marseille, soit dans d'autres cités. C'est le cas de Lucian Geofroy dans la première ville.

Lucian Geofroy est né en 1818, au Luc, dans le Var, dans une vieille famille provençale de la petite bourgeoisie. Journaliste de métier, en 1855, il part pour Paris où il s'installe et où il demeurera jusqu'à sa mort survenue le 25 mai 1889, sauf durant sa période d'exil. Ardent républicain, socialisant, c'est dans cette ville surtout, qu'il se mêle au mouvement politique anti-bonapartiste. Au moment de la Commune, il y participe activement, ce qui, lors de la victoire des Versaillais de Thiers et de ses complices, l'oblige à s'enfuir en Angleterre, à Londres, où il vivra plusieurs années avant de rentrer en France lorsqu'est proclamée l'amnistie.

C'est à Paris semble-t-il qu'il commence à écrire en occitan. Cela est probablement lié à l'éloignement du pays natal qui engendre la nostalgie. Toujours est-il qu'il versifie avec une certaine facilité et qu'en 1864 il participe au concours littéraire organisé à Aix-en-Provence par les félibres. Il y obtient une mention « honorable » pour une « Òda au bòn rèi René » (« Ode au bon roi René »). En effet, il apparaît qu'avec la parution de « Mirèlha » (« Mireille »), le grand poème de Mistral, celui-ci et par voie de conséquence le *Félibrige*, jouissent désormais d'une consécration littéraire auprès des écrivains de la capitale. De plus, ce *Félibrige* naissant a des ambitions très larges qui sont en rapport avec les idées que Lucian Geofroy professe en faveur de sa langue maternelle. De là ce rapprochement entre le républicain socialisant et un mouvement qui se veut apolitique, mais qui est plutôt traditionaliste dans le plus mauvais sens du terme en raison de l'influence de Roumanille.

D'ailleurs, dès cette époque, malgré les intentions affirmées de Lucian Geofroy qui écrit dans son recueil « Mei velhadas » (« Mes veillées »), publié en 1869, que l'occitan doit avoir tous les emplois sociaux, de même que le français, on constate un divorce entre cette affirmation et son application pratique. Car l'ouvrage contient surtout des poèmes bucoliques, des contes et des souvenirs. J'en excepterai deux textes qui, dans une certaine mesure montrent l'engagement de leur auteur. L'un intitulé « Paris », est de la même veine que le Gelu qui a écrit le roman « Novè Granet » (« Noël Granet »), et montre toute la sauvagerie du capitalisme, et l'autre, « Esperit e matèria » (« Esprit et matière »), qui souligne le matérialisme de Lucian Geofroy.

Mais cela demeure exceptionnel, et finalement Lucian Geofroy rappelle les autres félibres républicains, parfois socialistes, qui le plus souvent « ne font pas de politique » lorsqu'ils écrivent en occitan pour des publications félibréennes, et se contentent de thèmes généraux dans lesquels la question sociale n'est jamais évoquée. Ce qui se passe par exemple pour Clovis Hugues. Quelle différence avec les troubadours ! Précisément, nous en avons l'illustration avec Clovis Hugues qui, lorsqu'il écrit dans l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), chante le soleil et les petits oiseaux, cependant que dans *La Sartan* (*La Poêle*), le journal de Pascal Cros, il traite de politique et de lutte des travailleurs !

D'ailleurs, Lucian Geofroy est comme Clovis Hugues, membre de la *Société des Félibres de Paris* dont il sera même vice-président. Et dans les textes qu'il a publiés dans l'*Armanac Provençau* ou *Lo Vira Soleu* (*Le Tournesol*), journal félibréen de Paris, l'engagement n'est pas plus affirmé.

Il reste que le sentiment de dignité de la langue est très fort chez Lucian Geofroy. Et là, il n'y a pas de contradiction car il écrit un occitan très pur, très travaillé, qui demeure toutefois populaire. Son œuvre littéraire est excellente et elle mérite notre attention.

Une anecdote pour terminer. On sait qu'en 1888, un capitaine de l'armée italienne, Alberto Rovero, avait proposé que le provençal devienne la langue universelle. À l'époque, l'idée de la création d'une telle langue avait cours. L'avantage résidait en ce que l'occitan n'étant pas la langue d'un état constitué ne pouvait donc pas servir à des fins nationalistes. Bien entendu, l'idée, utopique, fit long feu et ne fut pas retenue. L'espéranto n'a pas mieux réussi et dans les faits, aujourd'hui, pour des raisons socio-politico-économiques, c'est l'anglais qui est devenu, peut-être d'ailleurs provisoirement, la langue universelle. Mais l'intéressant, c'est que dès 1869, dans « Mei velhadas », Lucian Geofroy avait émis l'idée de proposer que la langue universelle future fut... l'occitan ! Rendons donc à César ce qui est à César.

UN GRAND ÉCRIVAIN MARSEILLAIS : JOAN-BAPTISTA GERMAIN

Lorsqu'on parle de grands écrivains marseillais, on cite par exemple Josèp Méry, ou plus près de nous Edmond Rostand ou Audoard Peysson sans parler de Pagnol. Tous ces personnages ont certes du mérite, mais ils tiennent leur notoriété essentiellement au fait qu'ils ont écrit en français (serait-ce d'ailleurs un vrai mérite ?). Car comment serait-il possible de les comparer par exemple à un Victor Gelu ou à un Jòrgi Reboul, qui leur sont de loin supérieurs ? Ces derniers, il est vrai ont commis la faute d'écrire dans la langue historique du pays, l'occitan, et non dans la langue coloniale. Aujourd'hui, c'est l'un de ces grands écrivains occitans, Joan-Baptista Germain, presque inconnu lui aussi en raison de sa fidélité à la culture du pays, que je vais vous présenter.

Il est né à Marseille en 1701 et y est décédé en 1781. C'était un bourgeois qui a fait une carrière dans le commerce et la diplomatie. Il a été notamment durant plusieurs années chancelier du consulat de France à Alger et agent de la Compagnie Royale d'Afrique. Il a d'ailleurs écrit des observations sur le commerce d'Alger, de Salonique et des autres Échelles du Levant.

Dès son enfance, qui s'est déroulée dans le milieu occitanophone que constituait alors la ville de Marseille dans toutes ses composantes sociales, il commença à faire des rimes provençales. Mais la plupart sont perdues.

D'après Glaudi Francés Achard, qui a écrit un « Dictionnaire de la Provence et du Comtat Venaissin », nous connaissons de Joan-Baptista Germain « La matrona d'Efeba » (« La matrone d'Éphèbe »), « La barbariá d'un Anglés sus sa mestressa » (« La barbarie d'un Anglais sur sa maîtresse »), « Òda au rèi de Prussa » (« Ode au roi de Prusse »), « Lo trionfe de Marselha » (« Le triomphe de Marseille »), « Òda sus l'agricultura » (« Ode sur l'agriculture »), « Lei delicis dau terrador » (« Les délices du terroir »), « Parafraza dau saume de Dàvid 108 » (« Paraphrase du psaume de David 108 »), « La borrida dei Dieus » (« La bourride des Dieux »), « L'apologia de la borrida dei Dieus » (« L'apologie de la bourride des Dieux »). Il a aussi fait des vers occitans sur la fin de sa vie à l'occasion du passage à Marseille de l'empereur d'Autriche Josèp II, et d'une actrice parisienne, Mlle Sainval.

La qualité de ces textes est variable, mais il en est au moins un qui fait de lui l'un de nos grands écrivains, « La borrida dei Dieus ».

Il s'agit d'un poème qui s'inspire de « La secchia rapita », de l'Italien Tassoni. C'est la continuation d'un genre qui, en Occitanie, a connu un immense succès : le burlesque. En France, le burlesque, avec ses auteurs des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, a constitué une réaction contre la préciosité d'auteurs officiels qui se prenaient au sérieux et n'étaient en fait que des pantins. En Occitanie, le burlesque n'a jamais été influencé par la mode française : il a toujours été l'expression de l'esprit de malice, la manifestation du bon sens qui caricature pour mieux rétablir l'équilibre. Ce que l'on trouve précisément dans Pagnol, qui, à ce niveau, est véritablement un auteur d'esprit occitan. Chez nous, le burlesque est un genre réaliste ! Les hommes politiques, ou plutôt les politiciens, devraient en prendre de la graine.

Disons pour résumer que dans « La borrida dei Dieus », Joan-Baptista Germain nous montre les dieux descendus de l'Olympe pour savourer dans un bastidon des rives de l'Huveaune, près de Sainte-Marguerite, dans la banlieue marseillaise, une homérique bourride ! Tout l'attirail d'une littérature artificielle telle que la concevaient les chers écrivains classiques français est bousculé et ridiculisé. Ce qui nous change du style « au théâtre ce soir » et autres cagades dont on nous abreuve. Il sera difficile de faire mieux que Joan-Baptista Germain.

Certes, la Poste ne sortira jamais un timbre à son effigie (mais, on ne possède aucun portrait de Joan-Baptista Germain !), ce qu'elle compensera par celle d'un troisième ou quatrième couteau qui aura écrit en français.

Pour terminer, je précise que Joan-Baptista Germain avait rédigé un vocabulaire provençal-français et réuni une petite collection d'histoire naturelle. Espérons que la municipalité de Marseille qui soutient paraît-il (à vérifier !), le créateur du pays, procèdera à une réédition de « La borrida dei Dieus ». Nous nous tenons à la disposition des corps constitués, des autorités officielles, ecclésiastiques, consulaires, politiques, sportives, sociales, etc... pour leur en fournir le texte original¹ !

¹ En attendant que cela se réalise, l'*Armanac de Mesclum 2007*, a pris l'initiative de procéder à cette réédition.

PAU GIÉRA, L'HÔTE DE FONT-SÉGUGNE

J'ai déjà présenté dans ces colonnes un certain nombre de personnages qui ont participé à la création du Félibrige en 1854. Le mythe instauré en réduit le nombre à sept personnages mais on sait qu'ils étaient plus nombreux ; aujourd'hui, pour en rester au mythe, comme j'ai déjà parlé de Frederic Mistral, Josèp Roumanille (*La Marseillaise*, 24 octobre 1999), Teodòr Aubanel (*La Marseillaise*, 21 novembre 1999), Anfòs Tavan (*La Marseillaise*, 27 mars 1994), Ansèume Mathieu (*La Marseillaise*, 19 juin 2003), Joan Brunet (*La Marseillaise*, 13 juin 2003), il nous reste Pau Giéra qui est l'objet de cet article.

C'est une figure curieuse car plus qu'un écrivain, il aura été l'hôte d'un lieu où se sont déroulées les réunions des premiers félibres et que l'origine de sa fortune est étonnante. En effet, son père, Baptista Giéra, d'origine italienne, tenait une épicerie à Avignon. En 1832, il reçut de l'un de ses riches clients, Goujon d'Alcantara, original et philanthrope, un héritage important. Celui-ci légua une rente à la commune de Châteauneuf de Gadagne, près d'Avignon, et à Baptista Giéra, le château de Font-Ségugne où il habitait et qui était l'ancienne résidence d'été des ducs de Gadagne, ainsi que toute une fortune. Baptista Giéra liquida son épicerie et changeant de statut social, devint un bourgeois classique. Pau Giéra, l'aîné de ses enfants, voit le jour à Avignon le 22 janvier 1816. Il fait évidemment de bonnes études, devient clerc de notaire et en 1846, son père lui achète une étude de notaire qui lui laisse des loisirs suffisants pour s'occuper de poésie et charité.

C'est à l'occasion d'une réunion de l'association catholique ultra d'Avignon, *La Société de la Foi*, que Pau Giéra fait la connaissance de Josèp Roumanille et que se rassemblent quelques poètes provençaux. Il compose quelques poésies et collabore alors à la publication de Roumanille, *Lei Provençalas (Les provençales)*. Il participe aux *Romavatgis dei Trobaires (Congrès des Poètes)* d'Arles et d'Aix en 1852 et 1853. Il utilise dans *Lei Provençalas* le pseudonyme de Glaup, anagramme de son prénom précédé de l'initiale de son nom de famille, et dans le poème publié dans le recueil du *Romavatgi* d'Arles (1852), celui d'Ange Grapaulier dont le deuxième élément est aussi un anagramme de son nom.

Mistral rencontre pour la première fois Pau Giéra au printemps 1852 à Font-Ségugne, suite à une invitation qui lui avait été transmise par Roumanille. Une seconde rencontre a lieu peu après, au mois de mai. Désormais s'établit entre Mistral qui n'a pas encore 22 ans, et le notaire, une amitié qui se prolongera jusqu'à la mort de ce dernier ainsi qu'en fait foi la correspondance entre les deux hommes. Cette correspondance nous montre que Pau Giéra a été l'un de ceux qui s'est le plus opposé à Mistral lorsque celui-ci, comprenant la nécessité de rétablissement de la dignité de la langue occitane, opte pour une orthographe de type moderne, phonologique ou, comme l'on disait alors étymologique, pronant lui, avec Roumanille et l'abbé Aubert (*La Marseillaise*, 13 septembre 2001), une orthographe soi-disant phonétique qui n'était en fait qu'une succursale de l'orthographe française.

Les réunions se succéderont au château de Font-Ségugne, et c'est là qu'effectivement, se formera la première équipe du Félibrige aux mois d'avril ou de mai 1854, la date du 21 mai étant fictive et légendaire de même d'ailleurs que les circonstances décrites avec un rare talent par Frederic Mistral dans ses « Memòris e racòntes » (« Mémoires et récits »).

Pau Giéra se marie à Beaucaire en novembre 1854, avec Maria Céalis. D'après Roumanille, l'atmosphère de la maison où demeurait à Avignon, Pau Giéra, ne fut plus la même après son mariage. Mais, il est possible que l'état de santé de Pau Giéra y ait été également pour quelque chose, car atteint d'une affection incurable, il devait s'éteindre en 1861, âgé seulement de 45 ans.

Cela ne l'avait pas empêché de collaborer à l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)* où il signait des vers et des textes en prose sous un autre pseudonyme : « Lo

Felibre Ajoguit » ("Le Félibre Enjoué"). C'est d'ailleurs lui qui rédige le « Portisson » (« Entrée en matière ») du premier *Armanac Provençau* publié en 1855 ce qui montre l'estime dans laquelle le tenait ses amis. Mais, cloué au lit à partir de l'hiver 1859, il se contentait de la lecture de « Mirèlha » (« Mireille »), dont il avait suivi toute la rédaction depuis 1852.

L'œuvre poétique qu'il a laissée est fort mince : en tout quatorze poésies variées qui ont été rassemblées et publiées en 1865 par les félibres, dans un recueil comportant des poèmes des premiers félibres décédés, « Un Liame de Rasim » (« Un lot de raisins »). Ces poèmes sont plaisants, sans recherche de vanité ou de réputation comme le prouve d'ailleurs le fait qu'il ait toujours utilisé des pseudonymes. Ils révèlent en tout cas un esprit original enclin à la fantaisie et facile à lire.

Pau Giéra restera avant tout l'hôte de Font-Ségugne où fut fondé en 1854, le Félibrige. C'est dans ce rôle que lui succéda son frère Juli, qui cependant ne se laissa pas tenter par la poésie occitane.

LE MÉDECIN RAOLS GINESTE

Parmi les éléments de la petite et moyenne bourgeoisie qui ont acquis la culture française à l'école, les plus motivés, qui refusaient consciemment ou non de se vendre, sont ensuite revenus à leur culture occitane originale. C'est le cas de Raols Gineste.

Celui-ci, de son nom véritable Adouf Clovis Augier, est né le 30 mars 1849 à Fréjus (Var) dans une famille simple et pieuse de la petite bourgeoisie locale. Il fréquente l'école primaire dans sa ville natale, puis ses parents l'envoient à 12 ans au collège de Lorgues (Var), et ensuite chez les jésuites à Forcalquier (Alpes de Haute Provence alors encore Basses Alpes). Il accomplit de bonnes études, montrant un goût précoce pour la poésie, et à 16 ans il rêvait déjà d'écrire. Il pousse ses parents à venir s'installer à Marseille où il est élève du lycée de la ville. C'est le moment où il collabore à des publications avancées d'opposition au Second Empire sous divers pseudonymes. Il achève ses études à Aix en Provence chez le père Robert, professeur libre. De retour à Marseille, il commence des études de médecine qu'il terminera à Paris comme interne des hôpitaux. En 1870, il participe à la guerre contre les Prussiens comme engagé volontaire dans l'armée de la Loire. A Paris, il se mêle aussi aux artistes de Montmartre, ce que n'apprécient pas particulièrement ses parents qui lui coupent les vivres avant qu'il n'ait obtenu ses diplômes de médecin. Et pour subsister, il restera un moment attaché à un ministère. Il s'installe ensuite sous la pression de ses amis dans la banlieue parisienne, aux Lilas, près de Romainvilliers, banlieue qui à l'époque était encore très agréable. Il se marie, et s'acquiert une belle popularité comme médecin. Personnalité curieuse, il est le jour médecin et parfait mari devenant sur le soir un noctambule qui ne rentre chez lui que vers 3 ou 4 heures du matin après avoir hanté toutes les brasseries et les quartiers de Paris les plus mal famés et les plus dangereux ! C'est d'ailleurs comme cela qu'il devient le médecin des nombreux délinquants que l'on trouvait là : il était « leur docteur », et il était protégé par eux ! Plus tard, il transportera son cabinet dans le quartier populaire de Belleville.

Dans sa jeunesse, il a été très attaché à cette vie parisienne, qui n'était pas, il faut le dire, celle du peuple de Paris. Mais, assez vite, il commença s'en détacher. Et lorsqu'en 1879 est fondée la *Société des Félibres de Paris*, il en devient un adhérent assidu. C'est vers cette époque qu'il commence à rimer en occitan, car jusque-là il n'a écrit qu'en français. Progressivement, il abandonnera presque totalement l'écriture française dans laquelle il a donné une œuvre abondante, pour ne plus utiliser que l'occitan. Il souffre de l'éloignement de la Provence et il achète une petite maison à la Gorguette, près de Sanari (Var), où il ira désormais passer plusieurs mois chaque année durant l'été, avec sa famille.

Ce n'est qu'à partir du commencement des années 1880 qu'il commence à participer aux divers concours littéraires qui sont organisés, y obtenant diverses récompenses. Puis, il se met à collaborer aux publications en occitan et c'est ainsi qu'on trouvera ses textes signés sous son pseudonyme dans *l'Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, *Provença (Provence)*, *La Regalida (Le feu vif et clair)*, *La Revue Félibréenne*, et même *La Sartan (La Poêle)*, le journal de Pascau Cros (*La Marseillaise*, 18 avril 1999).

C'est seulement en 1909, que sous l'insistance de ses amis de la société *Le Provençal de Paris*, il se décide à réunir un choix de ses poèmes. Ce sera « Ama trevada » (« Ame hantée »), « La colonha enribanada » (« La quenouille enribanée ») et « Carnavalejada » (« Poésies de Carnaval »). Dans le premier recueil, assez pessimiste, il insiste sur le côté superstitieux des Occitans et plus largement du peuple, dans le second l'inspiration est beaucoup plus joyeuse, quand au troisième il est à la fois joyeux et sensuel, parfois très érotique. Au fond, nous avons là un reflet de la personnalité complexe de l'auteur.

A la suite de cette publication qui montrait que ce dernier avait su utiliser sa pratique de la poésie classique française pour la transposer dans la langue occitane, ce qui il est vrai lui avait

fait perdre une partie de sa spontanéité, Raols Gineste fut coopté majorau du Félibrige en 1912.

Une partie importante de ses écrits occitans est demeurée inédite : « La clau dei rimas provençalas » (« La clé des rimes provençales »), qui est un dictionnaire des rimes précédé d'un traité de prosodie comparée ; « L'ora dolenta » (« L'heure douloureuse ») et « Marioneta e Mariòta » (« Marionnette et Mariotte »), recueils de poésies ; « Lei nadalanetas » (« Les petits noëls »).

Raols Gineste devait mourir dans sa maison des Gorguettes, à Sanari, le 6 juin 1914, victime du diabète dont il était atteint.

LE COMMIS DE MARINE PÈIRE GINOUVÈS

J'ai déjà présenté plusieurs écrivains populaires occitans qui avaient travaillé dans l'administration de la marine. Ainsi Loïs Pally ou Modeste Touar. Aujourd'hui je continue dans cette voie avec Pèire Ginouvès. Il faut dire qu'il est plus facile pour des fonctionnaires qui exercent dans leur travail une activité intellectuelle, de se consacrer à la plume, qu'à des ouvriers malgré la mode qu'ont connue les poètes-ouvriers ! Cela étant précisé non pour ôter du mérite à qui que ce soit, mais pour comprendre pourquoi les seconds sont évidemment moins nombreux que les premiers.

Pèire Aubèrt Ginouvès est né à Toulon, dans une famille modeste, le 7 avril 1848. Sa biographie est facile à établir car c'est lui-même qui nous la conte dans une chanson de circonstance qu'il a écrite à l'occasion de sa nomination au grade de commis principal de première classe ! Il avoue d'ailleurs qu'il n'aurait jamais pensé, lorsqu'il était enfant, monter aussi haut dans la hiérarchie ! Après avoir fréquenté durant quelques années l'école primaire, ses parents le placent comme enfant de troupe. Là, il mange bien, travaille dans les bureaux et peut espérer un avancement dans l'armée. Il obtient le grade de caporal fourrier, ce qui désigne un sous-officier chargé de distribuer les vivres et de loger les militaires. Cependant, lassé de ce travail contraignant, il démissionne de l'armée et entre comme commis dans l'administration maritime. C'est là que se déroulera toute sa carrière, avec au bout de 30 années, cette nomination qu'il met en vers et en musique. Il part à la retraite en 1898 et meurt dans sa ville natale en 1916.

C'est en 1883 qu'il est muté de Martigues, où il était en service, à Marseille. Il était alors d'usage, et cela se perpétue aujourd'hui, que lorsque intervenait une promotion ou un avancement, cela se fêtait par un apéritif au cours duquel on chantait des chansons. Ce que fait Pèire Ginouvès ; c'est le point de départ de sa carrière de trobair. Car désormais, et à chaque occasion, il composera des chansons ou rédigera des déclamations.

Et justement, lorsqu'en 1893, Loïs Pally et Modeste Touar décident de créer le journal *Lo Sant-Janenc (L'habitant de Saint-Jean)*, ils demandent à Pèire Ginouvès de collaborer à la publication. Et celui-ci y participe sous le pseudonyme « Lo Carporau » (« Le Caporal »). Par la suite il collaborera à d'autres publications dont notamment *La Revue de Provence*, *l'Armanac Marselhès (Almanach Marseillais)*, *Provença (Provence)*.

Ce sont généralement des chansons et des déclamations qu'il avait déjà interprétées dans diverses réunions et dans les associations auxquelles il appartenait, qu'il publiait ainsi. Quant à ces associations, elles étaient nombreuses : *La Médaille Coloniale*, à Marseille, *La Société Artistique Seynoise*, *Les Touristes Seynois*, *La Société Philharmonique La Seynoise*, à La Seyne où il résida longtemps, la société artistique *La Cheminée*, à Toulon.

En 1907, sur le conseil de ses amis, il se décide à préparer un premier recueil dans lequel il rassemble une soixantaine de pièces regroupées par thèmes : galéjades et monologues, sonnets, poésies diverses, chansons. Ce sera « Lei Tolonencas » (« Les Toulonaises »), titre emblématique qui marque l'attachement de l'auteur à sa cité natale.

L'ensemble n'est pas celui d'un grand poète. L'inspiration est souvent courte et on n'y trouve pas de chef-d'œuvre. Mais certains monologues et galéjades sont originaux et ne manquent pas de piquant. Quant aux chansons, l'une des meilleures est « La cançon dei targaires tolonencas » (« La chanson des joueurs nautiques toulonnais »). Quelques-uns de ces textes peuvent encore être interprétés avec succès. Leur caractéristique en effet ne tient pas tant à une lecture qu'à une présentation orale que facilite l'emploi de la langue occitane.

C'est en 1900 que Pèire Ginouvès fut admis dans le *Félibrige* ce qui, pour lui, trobair qui n'était pas engagé politiquement comme par exemple un Antida Boyer ou un Pascau Cros, était considéré comme une promotion sociale. C'est ainsi qu'il servit de caution populaire à

cette association qui, peu avant 1914, commençait effectivement à recruter dans les milieux populaires en raison de la disparition progressive des trobaires.

MARIÚS GIRARD, ARCHITECTE ET SECRÉTAIRE DE MAIRIE

Parmi ceux qui les premiers participèrent aux activités du *Félibrige*, figure un personnage original, Mariús Girard. On sait que le *Félibrige* né en 1854 de la réunion de quelques poètes, à une date qui se situe entre les mois d'avril et de juin, s'opposait aux trobaires et aux savants sur divers points. L'ambition du nouveau mouvement était en particulier la création d'une littérature occitane de haut niveau.

Pour diverses raisons que je n'évoquerai pas ici, ce résultat ne put être atteint. Mais il reste que l'importance du *Félibrige*, sorte de pré-occitanisme, fut grande à cette époque. Mariús Girard donc, est né à Saint-Rémy-de-Provence (B-du-R), le 10 novembre 1838. Il appartenait à une famille de 11 enfants dont 7 devaient mourir en bas-âge, la mortalité infantile à cette époque étant très élevée. Son père, qui appartenait à une famille d'artisans qui sculptaient le bois devint architecte grâce à l'intervention de l'architecte départemental qui dirigeait vers 1820 les travaux de reconstruction de l'église de Saint-Rémy et qui s'intéressa à lui.

Le jeune Mariús, après avoir suivi les cours de l'école communale de sa ville natale, fut mis en pension à Marseille. De retour à Saint-Rémy en 1859, il déclare exercer la profession d'architecte. Mais il semble qu'en fait il ne l'exerça jamais, ou en tout cas très peu de temps car en 1868 il entre dans l'administration communale. Républicain modéré, il est nommé au lendemain de la déchéance de l'Empire, en septembre 1870, secrétaire de la mairie. Il occupe ce poste jusqu'en 1874 ; il est alors révoqué par la municipalité issue de l'Ordre Moral. Après les élections d'octobre 1877 gagnées par les républicains, la République est établie définitivement et Mariús Girard est réintégré dans son poste. Entre temps, en 1868, il s'est marié avec Maria Francesa Lecacheux, qui était receveuse des postes à Saint-Rémy. De ce mariage devaient naître 2 enfants. L'un devait périr emporté par le croup en 1876. La seconde, Maria, devait connaître un destin assez exceptionnel. En 1892 elle est élue reine du *Félibrige*, et 3 ans plus tard, elle se marie avec le poète Joaquim Gasquet qui devait faire une belle carrière littéraire, mais en français. Quant à Mariús Girard, il meurt subitement d'une congestion cérébrale le 11 août 1906.

C'est à partir de son retour à Saint-Rémy que Mariús Girard s'intéresse à la littérature occitane. Cela probablement sous l'influence de Frederic Mistral dont il deviendra l'un des meilleurs amis, et de Josèp Roumanille dont il est le compatriote. Malgré des divergences profondes avec ce dernier quant à leurs opinions politiques, les deux hommes conserveront toujours d'excellentes relations. Il participe à divers concours littéraires, notamment à celui des fêtes de Sainte-Anne, à Apt (Vaucluse), en 1862, où il obtient un prix. L'année suivante, il est lauréat de la *Société Archéologique de Béziers*.

En 1877 paraît un premier recueil de poésies, « Leis Aupilhas » (« Les Alpilles »), qui sera suivi en 1894 d'un second, « La Crau » (« La Crau »). Sans faire preuve d'une grande originalité, il y évoque les paysages et les légendes de la Provence arlésienne. Sa langue est excellente et on peut dire que dans ces textes qui parfois datent un peu, certains sont encore émouvants. En tout cas, « La Crau » surtout, qui était attendu depuis longtemps, connaît à sa sortie un bon succès dans les milieux félibréens.

Un certain nombre de textes devaient demeurer inédits, en particulier « Lei cabra-fuòcs » (« Les chèvres-feuilles »), et « Patria » (« Patrie »), recueils de poèmes, ce dernier inachevé, ainsi que « Anneta » (« Annette »), nouvelle en 12 chants. Ces œuvres sont généralement accompagnées de notes et de dessins et aquarelles, Mariús Girard étant aussi un excellent artiste plasticien.

Par ailleurs, il a collaboré à de très nombreuses publications ; l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), *Lo Provençau* (*Le Provençal*), *L'Alhòli* (*L'Aioli*), *Lo Brusç* (*La Ruche*), l'*Armanac dau Vantor* (*Almanach du Ventoux*), etc...

Coopté majoral du *Félibrige* en 1881, il a également été un organisateur. Ainsi, en 1892, il est élu syndic de la Maintenance de Provence, et plusieurs des discours qu'il a prononcés ont fait l'objet d'une publication. En 1900, il est assesseur de Provence et il a également été « cabiscòu » (« président ») de l'école félibréenne d'Avignon.

Dans l'ensemble Mariús Girard, tant par son œuvre littéraire que par ses activités culturelles, a été un bon ouvrier de notre renaissance. Il était normal de le rappeler.

LE PROFESSEUR DE DROIT ANTONIN GLAIZE

La bourgeoisie traditionnelle et parfois la bourgeoisie moderniste, ce qui a été le cas avec Juli Charles-Roux, a fourni de nombreux défenseurs à la culture occitane. Cela constitue bien la preuve qu'il s'agit là d'une culture nationale, toutes les classes sociales y ayant participé. Bourgeoisie traditionnelle donc avec un personnage originaire de Montpellier, en l'occurrence Antonin Glaize.

Celui-ci est né dans la capitale du Languedoc oriental le 3 août 1833. Il est issu d'une famille fortunée, ce qui lui a permis de poursuivre des études secondaires puis supérieures, chose qui à l'époque n'était pas possible pour les éléments populaires. Ainsi, il était passé par l'école polytechnique avant de devenir un juriste de renom. Mathématicien, magistrat, il obtint une chaire à la Faculté de Droit de Montpellier où il professa le droit durant de nombreuses années. Il meurt dans cette ville le 22 février 1914.

Il appartient à la même génération que Frédéric Mistral (1830-1914), avec lequel il se lia très tôt d'amitié. Ce qui explique qu'il ait été l'un des premiers à soutenir l'expansion du Félibrige en Languedoc. Et en 1869, il est l'un des fondateurs de la *Société Pour l'Étude des Langues Romanes* qui publiera la célèbre *Revue des Langues Romanes* à laquelle il collabora. Cette revue qui poursuit actuellement sa parution a fait de Montpellier l'un des centres mondiaux de la recherche en linguistique.

Mais auparavant, il avait été un collaborateur régulier de l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*) et ce dès le début des années 1860. Ses poèmes seront éparpillés dans un grand nombre d'autres publications : *L'Alhòli* (*L'Aïoli*), *La Cigala d'Òr* (*La Cigale d'Or*), et surtout *La Campana de Magalona* (*La Cloche de Maguelonne*), journal publié à Montpellier de 1892 à 1933 par Francis Dezeuze.

Il soutient d'abord le mouvement dit de l'*Alliance Latine* fondé par Loïs Xavier de Ricard que j'ai déjà présenté dans ces mêmes colonnes. En 1878, il est l'un des organisateurs des Fêtes Latine de Montpellier où triomphe au Grand Théâtre de la ville, le drame de Teodròr Aubanel, « Lo pan dau pecat » (« Le pain du péché »). C'est d'ailleurs Antonin Glaize qui, rapporteur de la *Société des Langues Romanes*, avait fait couronner ce drame. Mais l'orientation sociale et politique très engagée de l'*Alliance Latine* ainsi que la publication de l'almanach *La Lauseta* (*L'alouette*), par Loïs Xavier de Ricard, républicain et fédéraliste, le font rejoindre les modérés de l'almanach *L'Uou de Pascas* (*L'Oeuf de Pâques*) à partir de 1881. Cela n'empêchait cependant pas Antonin Glaize, grand bourgeois, d'avoir une attitude véritablement fraternelle avec des gens du petit peuple lorsqu'il s'agissait de la défense de l'occitan ; et cela non pas occasionnellement, mais constamment et à un moment où le Félibrige, à partir des années 1880, recevra de plus en plus le soutien d'éléments droitiers et fortunés. Une attitude qui mérite d'être soulignée.

En 1881, il est parmi les nouveaux majoraux du Félibrige que Mistral décide de désigner. C'est que les relations d'Antonin Glaize avec Mistral sont toujours demeurées cordiales ; ce dernier a souvent eu recours à lui lorsqu'il avait besoin de conseils et il a toujours tenu compte des ses avis.

En ce qui concerne sa poésie, elle est souvent de circonstance, mais dans le sens meilleur de ce mot car il sait lier l'émotion personnelle à une maîtrise parfaite du vers. Avec une élégance parfois un peu précieuse qui rappelle la poésie courtoise, mais à laquelle il joint une ironie qui montre qu'il savait ne pas se prendre au sérieux. Il n'a jamais réuni ses productions poétiques, mais certains de ses poèmes ont été publiés en plaquette, tels « Lo poton de la princessa » (« Le baiser de la princesse ») ou « La cançon de Jan d'Amor » (« La chanson de Jean d'amour »). En outre il a publié des études historiques en français.

Et à côté de ces poèmes que l'on peut qualifier de classiques, il a su parfois prendre un autre ton. Ainsi avec sa « Prieria dei felibres » (« Prière des félibres »), qu'il récita lors de la fête du Félibrige du 21 mai 1877, à Avignon, et où dans un sonnet, il établit la relation entre la croisade des Albigeois et l'anéantissement d'une civilisation par les barbares français et l'Église, et le triomphe à venir de la Justice et de la Liberté. Ce beau texte, qui rejoignait les idées de Loïs Xavier de Ricard et des félibres républicains, fut publié dans *La Lauseta*.

Antonin Glaize reste un exemple de ces bourgeois qui, tout en demeurant prisonniers de leur classe sociale, ont œuvré en faveur de la culture du peuple d'ici. Et en ce sens, il s'est montré progressiste.

PÈIRE GODOLIN, LE PLUS GRAND POÈTE OCCITAN ENTRE LES TROUBADOURS ET MISTRAL

Après la Croisade des Albigeois et l'installation du pouvoir français en Occitanie, la censure liquide la création des Troubadours qui sont à l'origine de la poésie européenne moderne. Le littérature occitane entre en décadence. Une reprise s'accomplit suite à des conditions nouvelles avec les guerres de religion à partir de 1565.

Celles-ci engendreront celui qui sera le plus poète occitan entre les Troubadours et Mistral, Pèire Godolin. né en juillet 1580 à Toulouse où son père était maître-chirurgien. Catholique, il étudie les « lettres humaines » au collège des Jésuites, puis se consacre à l'étude du droit ; il obtient sa licence et devient avocat au Parlement, mais il n'exercera jamais, s'orientant très jeune dans la carrière littéraire, et à partir de 1626, date de la mort de son père, il vit de ses rentes. Il meurt à Toulouse le 16 septembre 1649.

Il s'essaie en français aux concours poétiques du *Collège de la Science et Art de Rhétorique* car cette société, n'admet que cette langue. Mais, il abandonne rapidement le français et n'utilise plus que l'occitan dans lequel il avait d'ailleurs écrit ses premiers poèmes. Ils seront tous réunis dans les recueils du « Ramelet mondin » (« Bouquet toulousain »), qui se succèdent en 1617, 1621, 1637, et en 1657.

La langue de Godolin est la « lenga mondina, tolosenca » et il proclame dans l'avertissement « A tots » de son premier recueil : « noirigat de Tolosa, me plai de maintenir son lengatge bèl... » (« nourrisson de Toulouse, il me plaît de conserver son beau langage... ») Pour lui, le langage toulousain est celui certes de Toulouse, mais aussi de la Gascogne et du pays d'Oc tout entier. Il justifie son choix linguistique en utilisant des arguments qui font remonter le « toulousain » à la Tour de Babel. Nous avons là un patriotisme linguistique qui se retrouve dans son écriture qui est la plus pure que l'on connaisse avant Mistral.

Sa création poétique est liée aux milieux populaires de sa ville, il mène bonne vie et fréquente ces milieux, ce qui ne l'empêche pas d'avoir aussi des protecteurs puissants .

Il compose une poésie bachique, épicurienne, sans grossièreté ; il célèbre ses banquets avec ses compagnons. C'est une poésie de célibataires où l'amour n'intervient pas. Mais l'humour est là et les thèmes érotiques ne sont pas omis. Il utilise un langage libre avec des inventions et des notations réalistes, les critiques sociales sont aussi présentes dans le thème du Carnaval qu'il célèbre. Avec l'âge, il s'orientera vers une poésie catholique de grande beauté. Et n'oublions pas ses textes en prose en forme de Prologues aux Ballets. C'est une littérature totale, de haut niveau et d'une grande beauté que Godolin nous a laissée.

Les Capitouls toulousains avaient conscience de ce que représentait Godolin puisque à la fin de sa vie, ses ressources ayant fortement diminué, ils lui votèrent une pension annuelle.

FÈLIX GRAS, L'AUTEUR DES « ROGES DAU MIEGJORN »

On célèbre cette année (2001), le centenaire de la disparition de Fèlix Gras, qui a été qualifié par les félibres de « capolier roge », c'est-à-dire chef ou président de l'association, rouge car succédant à Roumanille qui lui était un blanc, un « fiòli », un réactionnaire de la plus belle eau. Mais cela est relatif, car il faudrait encore définir ce qu'est un rouge, et dans le cas de Fèlix Gras, il faut entendre par ce nom de couleur simplement un républicain et non pas un partisan d'une transformation des conditions sociales. En fait Fèlix Gras se situerait plutôt du côté des radicaux et non des socialistes, même si en 1871 il a caché dans sa maison l'un des organisateurs de la Commune de Marseille.

Il est né à Mallemort-du-Comtat (Vaucluse), le 3 mai 1844, dans une famille de paysans aisés. Son père, bien qu'anti-clérical avéré, le place au petit séminaire de Sainte-Garde, à Saint-Didier (Vaucluse), puis au collège des Frères, à Béziers, où il commence à écrire ses premiers poèmes. En 1860, il vient à Avignon où il se lie avec les premiers félibres. En 1863, sa sœur Ròsa Anaís, épouse Roumanille. La même année, il est engagé comme clerc de notaire. En 1875, il devient juge de paix à Villeneuve-d'Avignon ; il y restera jusqu'en 1879, moment où il est muté à Avignon. Entre temps, en 1878, il s'est marié avec une nièce de Roumanille. Le couple aura 3 enfants, 2 filles et un garçon, Joan-Pèire (1879-1964), qui sera un peintre et un sculpteur de talent et a laissé quelques textes en langue occitane. Au début de l'année 1901, Fèlix Gras tombe subitement malade, il s'alite le 10 février et meurt le 4 mars.

Son premier poème en provençal, « La carmanhòla » (« La carmagnole »), date de 1868 et demeure inédit car censuré par la police impériale. En 1876, il publie son premier texte poétique important, « Lei carboniers » (« Les charbonniers »), qui s'inspire largement de « Calendau » (« Calendal »), de Mistral. Il sera suivi en 1882 par « Tolosa » (« Toulouse ») qui développe le thème de la chanson de la croisade albigeoise. Ces textes, écrits dans une strophe de structure mistralienne, sont touffus et ne soutiennent plus guère la lecture. Le « Romancero provençau », (« « Romancero provençal ») sorti en 1887, est plus réussi.

Fèlix Gras se montre plus intéressant dans son œuvre en prose. Car il fut l'un des premiers à tenter de donner à notre littérature ce qu'elle n'avait pas encore : une prose adulte qui ne soit pas d'almanach. Il commence en 1891 avec les contes « Lei papalinas » (« Les papalines »), qui soutient en occitan, la qualité avec ce qu'a donné Anfòs Daudet en français dans « Les lettres de mon moulin ». Surtout, en 1896, il s'essaie dans le roman historique avec « Lei roges dau Miegjorn » (« Les rouges du Midi »).

Dans cet ouvrage, il donne la parole à un vieux cordonnier qui est monté à Paris avec le bataillon des Marseillais en 1792. La présentation, avec l'évocation des veillées villageoises est encore félibréenne, mais il passe néanmoins un véritable souffle d'histoire dans ce récit où l'évocation de l'ancien régime est très dure avec une peinture de la misère paysanne qui rappelle Eugène Le Roy et son roman « Jaquou le Croquant ». Ce roman connaîtra d'ailleurs un grand succès ; il sera traduit en français et en anglais et publié en Angleterre et aux Etats-Unis. Cependant, l'écriture du récit ne rompt pas avec l'écriture félibréenne car le langage demeure pittoresque, populaire mais inutilement émotif. Surtout, la langue, si elle est coulante, est syntaxiquement et lexicalement pauvre. Il est dommage que dans un tel récit Fèlix Gras n'ait pas utilisé les possibilités du langage révolutionnaire d'un Victor Gelu.

En 1876, Fèlix Gras devient majoral du *Félibrige* réorganisé cette année-là. Et en 1891, il succède comme capoulter à Roumanille qui vient de mourir. Il est curieux de constater la contradiction existant entre ses déclarations littéraires qui souvent sont empreintes d'un engagement occitan profond et la direction qu'il exerce au sein du *Félibrige* qui permet

toutes les réconciliations au prix de toutes les médiocrités. C'est sous son capouliéat que le *Félibrige* entre dans une profonde décadence contre laquelle tentera de réagir son successeur Père Devoluy. J'y reviendrai en parlant de ce personnage.

Il reste qu'avec « *Lei roges dau Miegjorn* », et malgré les insuffisances constatées, Félix Gras demeure un écrivain qui a laissé un beau texte qui demeure intéressant à lire.

LE TROUBAIRE-FORGERON ANDRIEU LOÏS GRANIER

Parmi les très nombreux poètes-ouvriers à la mode durant la première partie du XIX^e siècle, dont beaucoup d'ailleurs étaient en réalité des artisans dont la condition était proche de celle des ouvriers qualifiés, nous trouvons Andrieu Loïs Granier.

Celui-ci est né à Marseille le 10 septembre 1821. D'abord ouvrier forgeron, il s'installa à son compte en s'associant avec Loïs Chiffre. afin de fabriquer des « bochardas », sortes de marteaux destinés à tailler les pierres de taille. Marié en secondes noces, sa première épouse étant décédée, à une Gavote, Mlle Maria Gos, de Barcelonnette, il en eut deux fils, Gustau et Alexandre. Il meurt le 14 juin 1897, dans son domicile de la rue Haute Rotonde, dans les vieux quartiers de Marseille qui devaient être détruits par les nazis, où il avait également son atelier.

C'est en 1847, qu'il publie son premier texte, « La velha de Novè ò lo païsan de Mimet » (« La veille de Noël ou le paysan de Mimet »), qui est un poème héroï-satirico-comique, dédié à Père Bellot, alors considéré comme le plus grand auteur occitan de Marseille et de la Provence. En exergue figure une profession de foi rimée dans laquelle il est dit que le peuple doit aimer le travail, se contenter de son sort et chercher le bonheur dans l'écriture car ce n'est pas l'or qui le procure. Peut-être, mais ce dernier est parfois d'une certaine utilité, ne serait-ce que pour manger à sa faim !

Toujours est-il que Granier est l'un des membres de l'*Athénée Ouvrier*, association de travailleurs qui, en sus de leur labeur journalier, veulent développer l'instruction et se hausser au niveau de la bourgeoisie grâce à ce qu'ils appellent -et que l'on continue d'appeler, improprement la « culture ». Bien entendu, ils perdront leurs illusions, mais celles-ci sont encore bien présentes à l'aube de la Révolution de 1848. Et c'est ainsi que l'on trouve de nombreuses productions d'Andrieu Loïs Granier dans les recueils publiés par l'*Athénée Ouvrier* et son continuateur l'*Athénée de Provence*. Il s'agit de poèmes politiquement non engagés, avec souvent des satires morales tels « Çò que devèm pas èstre » (« Ce que nous ne devons pas être ») ou « Lei reviradas d'un candidat » (« Les revirements d'un candidat »), à propos de l'électoratisme.

On trouve là surtout des contes, des odes, des églogues, des anecdotes, des élégies, tous genres fort en honneur auprès des poètes-ouvriers.

Cette même variété figure dans « Un lopin, ò quauquei liames de pantais » (« Un morceau ou quelques liens de rêves »), ouvrage publié en 1855, qui constitue son œuvre la plus importante. Dans la préface, il prend une position ouvertement nationale en faveur de l'occitan, montrant que cette langue est l'égale du français. Toutes choses aujourd'hui évidentes et qui s'appliquent d'ailleurs pour chaque langue et chaque culture, mais ne l'était pas en ces temps où, déjà, le fascisme était en germe.

Auparavant, il avait écrit une pastorale en vers français, occitans et francitans, « A Betleem » (« À Betléem »), qui a été jouée en 1852 et 1853, au théâtre de la rue Dellile, où se trouve aujourd'hui un temple protestant.

Par ailleurs, Granier a collaboré au recueil de Màriüs Feraud, *L'Abelha Provençala* (*L'Abeille Provençale*), ainsi qu'aux recueils et journaux qui continuèrent celui-ci, *Lo Rabalhaise* (*Le Ramasseur*) puis *Lo Caçaïre* (*Le Chasseur*).

En 1880, paraît son dernier texte, « La Tribuna de Tonin ò lei nascas d'un socialista » (« La Tribune de Tonin ou les iovresses d'un socialiste »). Malgré sa neutralité apparente, car dans la satire l'auteur prend toujours des précautions pour dire que seuls les hypocrites sont visés, il apparaît aujourd'hui, comme à l'époque, d'une actualité brûlante. En effet, il compare les promesses électorales d'un candidat se prétendant socialiste avec les résultats qui sont au bout. Pas de commentaires !

Andrieu Loïs Granier a écrit dans une langue occitane fort classique tout en sachant

demeurer populaire. Il emploie certes des francismes mais ceux-ci étaient entrés dans la langue quotidienne et ce n'est pas son but de faire du purisme. Tout en étant de son époque, il sait contradictoirement se montrer en avance en écrivant des textes qui se veulent en normalité, comme s'il n'y avait pas dominance du français. C'est un personnage qu'il convient de ne pas négliger.

L'ÉCRIVAIN LIMOUSIN PAU-LOÏS GRENIER

Si l'Occitanie du nord n'a fourni que tardivement des écrivains au mouvement de renaissance, après avoir été au XII^{ème} siècle, notamment en Limousin, l'un des foyers principaux de création, elle a ensuite largement rattrapé son retard.

Ainsi, avec Pau-Loïs Grenier. Celui-ci est né aux frontières de l'Occitanie, à Chambon-sur-Voueize (Creuse), en Combraille, le 21 novembre 1879, dans une famille de la bourgeoisie. Il effectue des études secondaires brillantes et entre à l'École des Chartes. Archiviste paléographe, il est bibliothécaire à Limoges de 1906 à 1910, avant d'être nommé conservateur à la Bibliothèque Nationale, à Paris. À l'heure de la retraite, en 1940, il revient s'installer dans son village natal, où il passera ses dernières années et où il mourra le 21 mai 1954.

Il publie d'abord en français, en 1920, un recueil de nouvelles. Il a appris la poésie chez les grands écrivains allemands, Goethe et Heine, et il a toujours suivi avec une grande attention la production littéraire de langue française. Aussi, c'est naturellement qu'il apporte aux lettres occitanes une note nouvelle et originale. Il connaît aussi parfaitement l'œuvre des Troubadours, et l'on retrouve leur marque dans ses textes avec par exemple une pièce inspirée par un sirventès (poème de combat) de Bertrand de Born ou une autre pièce qui évoque le souvenir de Guilhem IX d'Aquitaine, premier Troubadour dont on conserve des écrits.

Pau-Loïs Grenier a peu écrit que ce soit en français ou en occitan. Dans notre langue, il s'agit de 5 recueils poétiques : « La Chançon de Combralha » (« La Chanson de Combraille ») en 1927, « La Dama a l'unicòrn » (« La Dame à la Licorne ») en 1933, « Imatges » (« Images ») en 1939, « Vièlh Lemòtge » (« Vieux Limoges ») en 1940, et « Païsatges » (« Paysages ») en 1948. Cet ensemble tourne autour de sa région, la Combraille, et il utilise les chroniques historiques et les mythes pour présenter un monde étrange où sont mêlées les influences littéraires, les touches de folklore et la sensibilité personnelle. Il a l'art de faire revivre des légendes et d'en créer de nouvelles, ceci avec une façon qui ne doit à peu près rien à ceux qui l'ont précédé dans cet exercice : il y a un mélange de sensibilité tout à fait moderne et de conceptions médiévales, ce qui lui donne un charme particulier. Il est original dans des sujets où d'autres ne parviendraient qu'à rendre des banalités.

Il construit ses poèmes en strophes libres et il sait utiliser toutes les ressources de la rime. Son métier et sa maîtrise arrivent à maturité probablement dans le recueil « Imatges ». « Païsatges », où il retrouve après son exil parisien, la campagne et la nature, est plus serein, mais n'est pas inférieur.

Lauréat de l'*Académie des Jeux Floraux* de Toulouse, il s'est engagé dans le mouvement occitan, devenant vice-président des *Amis de la Langue d'Oc*, à Paris. Et il a collaboré à diverses publications : *Lemouzi*, *Lo Gai Saber (Le Gai Savoir)*, *Òc*, *L'Âme Latine*, *La Vie Limousine*. Il a rejoint le *Félibrige* limousin, et a été coopté majoral du *Félibrige* en 1944.

Linguiste, il a rédigé un abrégé de grammaire d'occitan limousin publié en 1950.

Poète d'une grande originalité, Pau-Loïs Grenier a été le maître incontesté de la poésie limousine moderne, continuant et renouvelant l'œuvre de Joan-Baptista Chèze (1870-1935), qui l'avait précédé.

LE POÈTE-TISSERAND RÒC GRIVEL

Le département de la Drôme est presque entièrement de langue occitane en dehors de son extrémité nord. Et il a fourni un nombre significatifs d'auteurs qui ont utilisé la langue du peuple ; un catalogue en a d'ailleurs été dressé l'an dernier par Joan-Claudi Rixte dans « Textes et auteurs drômois de langue d'Oc ».

Parmi ces auteurs, l'un qui de son vivant connut une grande popularité dans la région de Crest est Ròc Grivel. Il est né à Crest, dans la vallée de la Drôme, petite ville de 4800 habitants à l'époque, le 29 décembre 1816. Enfant illégitime, il fut trouvé abandonné sur les marches menant à la porte d'entrée de l'Hospice. Il fut enregistré le lendemain à la mairie sous le nom de Philippe Ròc. Réclamé quelque temps après par une femme du nom de Miette Grivel qui l'éleva mais ne le reconnut officiellement qu'à l'âge de 27 ans, lorsqu'il rentra au pays après une longue période de service militaire. C'est à ce moment qu'il devient Ròc Grivel. Il dut probablement souffrir de sa naissance illégitime, car à l'époque ces enfants étaient tenus un peu en marge de la société. Il ne reçut qu'une instruction assez sommaire mais des témoignages montrent qu'il sut l'améliorer par la suite et qu'il acquit ainsi une culture littéraire assez étendue. De toute façon, autodidacte, il en posséda les qualités et les défauts. Élevé dans un milieu très traditionaliste, politiquement il sera royaliste dans la mouvance légitimiste. A son retour de l'armée, il s'installa à son compte comme tisserand de draps, activité qu'il exercera jusqu'en 1880 où il deviendra commis de l'enregistrement. Il mourut à Crest le 23 novembre 1888.

On peut le rattacher aux poètes-ouvriers en raison de sa position de petit patron. Et effectivement, comme beaucoup d'entre eux il écrira en occitan. Mais alors que ceux-ci commencent généralement à s'exprimer en français avant de passer à leur langue maternelle, lui, qui a pourtant les possibilités de devenir poète de sous-préfecture en utilisant la langue haute, fera le choix de n'écrire qu'en occitan. Veut-il ainsi se rattacher à la période pré-industrielle alors que la société est en pleine transformation ? Que le capitalisme est en train de condamner à mort les langues et les cultures non officielles au profit des Mac-Do du moment ?

Toujours est-il que c'est à 34 ans qu'il écrit sa première œuvre, « La Carcavelada », poème politique, dans lesquels il met en scène les habitants de Carcavel, le quartier le plus pauvre de Crest. Le poème ne sera toutefois publié qu'en 1873 sous l'incitation de ses amis, où plutôt des partisans de la monarchie. Aussi entre 1850 et 1873, il y a des modifications tant en ce qui concerne l'écriture, que le fond. Ce qui ne veut pas dire que « La Carcavelada » soit malgré l'engagement politique droitier un poème exclusivement réactionnaire, car Ròc Grivel, le modéré traditionaliste renvoie finalement dos à dos le républicain et le monarchiste ! Il considère que tous deux sont les jouets de forces qui leur échappent, en l'occurrence le capitalisme et l'aristocratie.

Mais c'est surtout dans le domaine des comédies qu'il a connu le succès populaire. La première, « Suseta Trincalier » (« Suzette Trincalier ») est publiée en 1856. Suivront trois autres comédies qui seront publiées en 1857, 1858 et 1863. Ces comédies seront jouées à diverses reprises par le théâtre de Crest.

En outre, il écrit des chansons et de nombreuses poésies qui feront l'objet de publication avec la réédition des comédies et de « La Carcavelada » en 1878. Un an avant sa mort, en 1887, paraît « Mas flors d'ivèrn » (« Mes fleurs d'hiver »), mélange de poèmes.

Il donnera sa collaboration au *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, à *L'Alouette dauphinoise*, à *l'Armanac Dauphinenc (l'Almanach Dauphinois)*, au *Journal de Die* et au journal félibréen *Lo Brusca (La Ruche)*.

Évidemment, au moment où Frederic Mistral essaie de développer le Félibrige hors de ses limites historiques constituées par le triangle Arles-Nîmes-Avignon, il va s'intéresser à Ròc Grivel, bien que la conception linguistique de ce dernier se situe à un niveau patoisant. Et c'est ainsi que Ròc Grivel sera coopté comme majoral du Félibrige en 1884. Mais il s'est agi plus d'un acte politique que d'une véritable implantation félibréenne, celle-ci étant le fait de l'abbé Loïs Moutier que je présenterai une autre fois (*La Marseillaise*, 29 mars 2005).

La poésie de Ròc Grivel n'est pas d'une grande qualité ; elle a surtout un intérêt historique ; mais, elle constitue aussi un témoignage sur l'occitan parlé en Drôme au moment où le français devient hégémonique. Et il est certain, comme le prouve les textes de tous les poètes-ouvriers sans exception, qu'ils ont su beaucoup mieux s'exprimer dans leur langue naturelle que dans celle apprise à l'école. Dans le premier cas, quelques morceaux restent valables, dans le second, tout retourne au néant. L'exemple de « La Carcavelada » montre la justesse de cette constatation.

L'EMPLOYÉ DES FERMAGES FRANCÉS TOTSANTS GROS

La période qui se situe entre le commencement du XVII^{ème} siècle et les années 1820 constitue un vide dans la production littéraire occitane bien que de nombreux écrivains aient continué à pratiquer notre langue. C'est que celle-ci se trouve face à un français en pleine ascension, qui est devenu la langue de « culture » au sens bourgeois de ce terme, et que le passage par le français devient donc une obligation. Conditions qui changeront après la Restauration, même s'il y aura recul de l'occitan dans sa pratique orale.

Parmi les auteurs qui ont tenu une place de choix dans la création occitane de cette époque, FrancésTotsants Gros est certainement l'un des meilleurs. Il est né à Marseille en 1698. Il fait de bonnes études dans sa ville natale, au collège de l'Oratoire et est sur le point d'endosser à Villeneuve-d'Avignon la robe des Chartreux, mais cette velléité monacale ne dure pas et il revient à Marseille où il conquiert une réputation de poète occitan. Cependant, cela ne le contente pas et il part pour Paris avec l'intention d'y faire fortune. Ce n'est pas le cas, mais il s'y fait des amis essentiellement provençaux auxquels il dédie divers poèmes. La fortune n'étant décidément pas au rendez-vous, il revient en Provence afin de faire éditer, en 1734, ses œuvres.

Il se marie avec une femme de bonne éducation, et a deux enfants. Les besoins matériels se font alors plus pressants. Il obtient un petit emploi de gabelou dans l'île de la Barthelasse, près d'Avignon, où il passe deux ans. Sur l'intervention de ses amis, il trouve finalement une modeste place dans l'administration des fermes générales, au Pont de Beauvoisin, dans l'actuelle Isère. Frappé par une attaque, il s'éteint à Lyon le 20 janvier 1748.

C'est avant son départ pour Paris que Totsants Gros a donné la partie la plus intéressante de son œuvre. Il avait des confidents littéraires tels l'avocat Deidier, le premier président du Parlement de Provence, Lebret, et surtout la marquise de Simiane-Grignan, petite fille de madame de Sévigné qui logeait dans un élégant pavillon des bords de l'Huveaune dénommé « Belle-Ombre », à Bonneveine, banlieue marseillaise. Mais, s'ils l'encouragèrent sur le plan de la création, les choses ont été différentes lorsqu'il s'est agi de lui procurer un emploi rémunérateur !

Toujours est-il que si l'œuvre de Totsants Gros est relativement mince, elle a recueilli un succès certain qui était mérité. D'abord parce que son auteur a pris au sérieux le travail poétique ; certes, il s'agit d'un exercice littéraire, mais il possède le don du vers harmonieux, de la phrase bien tournée. Ce sont là des qualités qui pour s'exprimer en occitan, sans qu'il y ait calque sur le français dominant, nécessitent une réflexion sur la langue.

Or, c'est une réflexion qu'a faite Totsants Gros. En effet, il utilise un vocabulaire beaucoup plus riche que les autres écrivains occitans de son époque, et notamment son vocabulaire de marine. Le langage est expressif, spirituel, les trivialités sont rares. Son badinage rappelle un peu Bellaud de la Bellaudière. Mieux, dans la fable, il donne un équivalent et non une simple copie du ton de La Fontaine.

Gros reconnaît les qualités de l'occitan pour la poésie, et il sait les utiliser. Ayant quelques lectures, il en défend la dignité et utilise les arguments développés plus d'un siècle auparavant par les Nostredame, soutenant notamment que l'occitan serait la mère des langues latines modernes. Cette idée, bien entendu est fausse, mais elle règnera jusqu'au XIX^{ème} siècle. Il proclame haut et fort la dignité du peuple avec les vers : « Cu tractarà ma lenga de patés, ieu li farai la petarrada » (« Je tirerai sur celui qui traitera ma langue de patois »).

Son œuvre, réunie donc dans un ouvrage publié en 1734, mais qui ensuite a connu diverses rééditions, comporte un certain nombre de poèmes de société, des épîtres badines à ses amis, des adresses flatteuses à ses protecteurs, des épigrammes, des contes mythologiques suivant la mode du temps, des fables originales. L'épicurisme est conventionnel ainsi que

cette mythologie. Il célèbre les loisirs au bord de l'Huveaune chez sa protectrice, la marquise de Simiane, avec la présence des Nymphes, du vin et de l'amour. Mais tout cela est très travaillé, original, et fort différent de ce que l'on trouvait alors en français, l'occitan assurant une rupture.

Ainsi, Francés Totsants Gros s'insère dans une conscience ethnique qui malgré l'hégémonie du français, permet le maintien d'une fierté culturelle nationale. Son souvenir permettra au XIX^{ème} siècle, un peu comme l'œuvre de Joan-Baptista Germain que j'ai présenté ici, d'en faire un garant de la renaissance littéraire qui s'est développée à ce moment.

GABRIEU GUERRIERA, L'UN DES CRÉATEURS DE *LA SARTAN*

Avec Gabriel Guerriera, nous avons un personnage d'importance majeure pour la culture à Marseille et pour la culture occitane plus généralement, mais dont la vie nous est à peu près inconnue. Je vais toutefois essayer de l'évoquer à partir des éléments fragmentaires que j'ai pu réunir. Bien entendu, je lance ici un appel aux lecteurs qui possèderaient des renseignements sur lui afin qu'ils nous les communiquent !

Gabriel Guerriera donc, est né à Marseille en 1871. Son niveau d'instruction était probablement bon car c'est vers 1889 qu'il entra comme rédacteur au journal *Le Peuple*, qui était une petite feuille diffusée par l'une des nombreuses fractions socialistes comme il en existait alors beaucoup. Il convient, malgré la similitude des titres, de ne pas confondre ce journal avec celui de Vidal-Naquet, radical celui-là, qui avait paru sous le Second empire. C'est là, en faisant la chronique des chiens écrasés que Gabriel Guerriera accomplit ses premières armes de journaliste, métier qu'il devait exercer semble-t-il durant toute sa vie. Et c'est là aussi qu'il fit la connaissance de Pascau Cros.

J'ai déjà évoqué la figure de ce dernier, socialiste, fils d'un meunier, qui devait devenir journaliste au *Petit Marseillais*, et qui fut un poète et un homme d'action éminent. À l'époque donc, Pascau Cros avait l'idée de fonder un journal écrit tout en occitan. Il en fait part à Gabriel Guerriera. Et tous deux préparèrent le premier numéro de *La Sartan (La Poêle)*, en mai 1891. Ce journal devait remporter tant de succès qu'il parut chaque semaine jusqu'en 1905 : il était acheté dans les milieux populaires, et si Gabriel Guerriera et Pascau Cros n'avaient pas été trop absorbés par le travail de journalisme qu'ils assumaient à côté, il aurait duré bien plus longtemps.

Gabriel Guerriera, outre quelques poèmes, chansons et déclamations de temps en temps, assurait la chronique d'actualité « Charrariás marsehasas » (« Bavardages marseillais »), qu'il signait des pseudonymes « Jan de l'Òli » (« Jean de l'Huile ») ou « Jan de la Plana » (« Jean de la Plaine »), ce qui laisse à penser qu'il était natif de ce quartier ou qu'il y vivait. Parallèlement, il devait aussi collaborer à un autre journal populaire occitan, *Lo Sant-Janenc (L'habitant de Saint-Jean)*.

À la disparition de *La Sartan*, nous ne retrouvons plus son nom dans les diverses publications occitanes. Ce, jusqu'en 1934. Cette année-là, c'est lui-même qui nous conte dans l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, qui a été repris par *Lo Calen de Marselha (La Lampe à Huile de Marseille)*, l'histoire de *La Sartan* ! C'est qu'Antòni Conio, dont j'ai également parlé dans cette chronique, le futur collaborateur du journal communiste *Rouge-Midi*, s'est aperçu que Gabriel Guerriera, qui s'est inscrit au *Calen de Marselha* dont Jòrgi Reboul était l'infatigable animateur, était aussi Jan de l'Òli ! Et désormais, chaque année, jusqu'en 1937, date de la disparition de l'*Armanac Marselhés*, il donnera une contribution à cette publication.

Parmi divers textes, l'un mérite de retenir plus spécialement l'attention, « Bernat, lo mèstre de pala » (« Bernard, le maître de pelle »), comédie en un acte et en prose. En réalité, il s'agit plutôt d'une farce. Elle est bien menée, et c'est sans doute pour cela que le théâtre du *Calen* la mit à son répertoire et la joua à diverses reprises.

Gabriel Guerriera écrit dans une langue simple, naturelle, sans francisme inutiles. Le style est aisé et l'ensemble passe bien. Quant aux thèmes, ils sont variés, populaires et non populistes. Cela va de l'amour, bien sûr, à la politique, en passant par une certaine sentimentalité. Une excellente déclamation à mon avis est « Quand caçaviam lo femelam » (« Lorsque nous chassions les filles »), évocation émue de vieux qui se souviennent de leur jeunesse...

La publication de textes choisis de Gabriell Guerriera présenterait un intérêt certain non seulement du point de vue linguistique, mais aussi pour l'étude des mentalités populaires avant la seconde guerre mondiale. Je livre l'idée à ceux qui voudraient s'en charger ! Je n'ai pu découvrir la date de la mort de Gabriell Guerriera, mais celle-ci est postérieure au mois de mai 1948, puisqu'à cette date il règle sa cotisation au *Calen de Marselha* et joint à son envoi deux poèmes.

ALEXANDRE GUEIDON, LE TROBAIRE ÉDITEUR

Avec Alexandre Gueidon, nous sommes face à un personnage qui n'a que peu écrit en occitan, son œuvre étant surtout française. Mais il a œuvré efficacement en faveur de notre langue et de notre culture.

Alexandre Mariús Loís Gueidon est né à Marseille le 22 février 1819. Il est mort dans sa maison du quartier d'Endoume, à la rue des Braves, le 31 janvier 1876, alors qu'il n'avait pas encore 47 ans. Son père était le capitaine adjudant major Bautesar Gueidon, qui avait fait toutes les guerres de l'Empire et qui, lors du soulèvement des ouvriers, en juin 1848, avait pris le commandement d'un bataillon de 900 portefaix afin de « maintenir l'ordre » ! Autrement dit, il utilisa la masse de manœuvre que constituaient les portefaix, alors aristocratie ouvrière, afin d'écraser le prolétariat. Mais, les choses devaient ensuite rapidement évoluer, car ce sont les mêmes portefaix que l'on retrouvera une vingtaine d'années plus tard comme fer de lance des mouvements révolutionnaires et de la Commune de Marseille. Rien n'est éternel en ce monde...

Alexandre Gueidon, par conséquent, est issu d'une famille que la promotion sociale avait fait entrer dans les rangs de la bourgeoisie moyenne. Il s'y sentait certainement à l'aise, ce qui ne l'empêchait pas de porter un amour profond à la Provence, au point de devenir éditeur, et en 1841 il publia une réédition des œuvres complètes de Totsants Gros (1698-1748), dont le souvenir était demeuré vif et qui était l'auteur notamment de fables. En 1847, il récidive avec « La velha de Novè o lo païsan de Mimet » (« La veille de Noël ou le paysan de Mimet »), texte en vers d'un écrivain contemporain cette fois, le poète-ouvrier Andrieu Loís Granier, que j'ai présenté dans un article précédent.

En 1848, il crée la bibliothèque de l'*Athénée Ouvrier*, association de poètes-ouvriers rêvant -de bonne foi !-, d'une collaboration de classe et du rapprochement des ouvriers avec les bourgeois grâce au développement de l'instruction. Et il publie les recueils de l'*Athénée Ouvrier*, contenant tant des textes en français qu'en occitan. En 1853, il fonde le *Plutarque Provençal (Vie des hommes et des femmes illustres de la Provence ancienne et moderne)*. Mais surtout, son œuvre principale demeurera la publication de l'*Almanach historique, biographique et littéraire de Provence*, à partir de 1856, dont la parution ne cessera qu'avec la mort de son fondateur, en 1876. Cet almanach contient une foule de renseignements divers, en particulier sur l'histoire et la géographie de la Provence, et il ouvre ses pages à la littérature occitane. On notera que très vite, ce sont surtout les félibres qui vont collaborer à l'almanach, ce qui se comprend la clientèle de ce mouvement étant bourgeoise. En effet, bien que lui-même l'auteur s'intitule « trobaire », la plupart des auteurs sont des félibres, surtout à partir de 1859-60. Ainsi Francés Aubert, Mariús Bourrelly, Loís Roumieux, Francés Vidal et bien d'autres.

Cela n'empêche pas Alexandre Gueidon de publier par ailleurs de nombreux ouvrages historiques et littéraires, parmi lesquels je relève l'album provençal de Letuaire, artiste toulonnais de renom.

Outre cette activité d'éditeur, il fonde en 1868, l'association d'excursionnistes *Lei Francs Caminaires Provençaus (Les Francs Marcheurs Provençaux)*, dont le but est de faire connaître la Provence à son fils et à ses amis.

Enfin, il estime que cela n'est pas assez, et il collabore à diverses revues tant en français qu'en occitan. C'est ainsi que dans notre langue il a écrit quelques poèmes qui ne sont pas sans mérite, soit sous son nom, soit sous les pseudonymes « Lo Trobaire dau Rove » (« Le Poète du Chêne ») et « Lo Jardinier dau Canet » (« Le Jardinier du Canet ») (Le Canet est une banlieue de Marseille).

Comme on peut le constater, l'activité d'Alexandre Gueidon a été intense. Et il est regrettable qu'il ait disparu en pleine force de l'âge car son travail d'éditeur lui aurait permis de poursuivre l'aide efficace qu'il avait entreprise en faveur de notre culture. Ce qui nous reste est suffisamment important pour que nous conservions son souvenir : grâce à lui une part de notre patrimoine nous a été transmise.

LE BARON IPOLIT GUILLIBERT

J'ai déjà écrit à plusieurs reprises que la littérature et plus largement la culture occitane, était de type national en ce sens qu'elle constituait la pratique sociale de toutes les classes de la société civile. Ce, jusqu'à ce jour malgré le passage au français. Une preuve supplémentaire nous en est fournie par le baron Ipolit guillibert, que je présente aujourd'hui.

Il s'agit en effet d'un personnage de l'aristocratie provençale. Or, au même moment qu'il s'engageait dans la défense de la langue du pays, on trouvait des auteurs qui étaient complètement à l'opposé de ses idées réactionnaires et qui prenaient aussi la défense de leur nationalité. Par exemple les députés socialistes Antida Boyer et Clovis Hugue, ou Pascau Cros, le fondateur du journal populaire *La Sartan (La Poêle)*.

Le baron Ipolit Joan-Baptista Guillibert est né à Aix, pas encore en-Provence, le 30 mai 1841. Il accomplit les études classiques habituelles, fréquente la Faculté de Droit et devient avocat au barreau de sa ville natale. Il sera d'ailleurs bâtonnier de l'ordre des avocats. Il meurt à Aix-en-Provence le 10 mars 1922.

Très tôt, bien qu'ayant commencé par composer des poèmes en français, il s'intéresse à la langue occitane et il rejoint le *Félibrige*. En 1874, il est avec Leon de Berluç-Pérussis que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes, l'un des fondateurs de l'*Académie du Sonnet*, qui l'année d'après organisait à Avignon et en Vaucluse les fêtes commémoratives du 5^{ème} centenaire de la mort de Pétrarque. En 1877, il est l'un des fondateurs de la première association félibréenne d'Aix, l'*Escolo de Lar (École de Lar, Lar* qui est une rivière passant à Aix improprement nommé par les cartographes français ignorants *L'Arc*). C'est lui qui organisera régulièrement les joutes poético-gastronomiques de cette association ! Chose d'ailleurs normale car il n'est nul besoin de ne pas s'amuser pour faire des choses sérieuses : regardez les boursiers ou des politiciens comme Chirac et Mitterrand qui paraissent très sérieux, ce qui ne les empêche pas de nous mener à des catastrophes tout en se sucrant.

En 1884, ayant déniché un texte en occitan vieux de plus d'un siècle qui évoquait des soi-disant « Corts d'Amor » (« Cours d'amour »), il se mit en tête de les ressusciter et créa pour cela la « Cour d'Amour de Provence » qui se réunit à plusieurs reprises et rassembla des personnalités de l'aristocratie provençale accompagnées de leurs épouses. Précisons ici que les « Corts d'Amor » n'ont jamais existé si ce n'est dans l'imagination de Joan de Nostredame. Toujours est-il que cela constitua certainement plus un amusement pour Ipolit Guillibert qui aimait la bonne chère et les fêtes, qu'une affaire importante.

Naturellement, Ipolit Guillibert se situait politiquement dans le camp monarchiste, et dirai-je intégriste. D'ailleurs, son frère, l'abbé F. Guillibert (1842-1926), devait être nommé en 1906, évêque de Fréjus. Ce qui explique sa collaboration au journal *Lo Gau (Le Coq)* fondé par le père prémontré Xavier de Fourvières déjà présenté ici, qui était un organe catholique rédigé en occitan. Il collaborera par ailleurs à la plupart des revues félibréennes telles *Lo Provençau (Le Provençal)*, *Lo Brusç (La Ruche)* ou l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*. Il participera aussi à divers concours poétiques.

Son œuvre littéraire, outre quelques discours et textes en prose, est surtout poétique. C'est un classique et il s'est surtout essayé dans des petits poèmes le plus souvent de circonstance. Ainsi, il a laissé de très nombreux triolets, petites pièces en vers composées sur 2 rimes, et dont 3 vers sont identiques. Certains de ces triolets sont très bien agencés et ne manquent pas d'originalité. Il a aussi publié des études historiques et il a été critique artistique, publiant ses comptes-rendus dans les journaux d'Aix-en-Provence. Membre de l'*Académie d'Aix*, il en devint secrétaire perpétuel.

En 1895, Ipolit Guillibert qui signait généralement ses productions sous les pseudonymes « G. Hipp » ou « Chapòli », fut coopté comme majoral du *Félibrige*.

Sa prise de position en faveur de l'occitan fait de lui un personnage qu'il convient de ne pas oublier car ainsi il a influencé en faveur de notre renaissance le milieu social dont il était issu.

PAULIN GUI SOL, LE PROCUREUR RÉPUBLICAIN

Nombreux sont les démocrates républicains défenseurs de la langue et de la culture occitanes. Ce qui es normal car la démocratie passe par le fait que l'égalité est aussi une question culturelle, ce que seuls les réactionnaires peuvent contester : cela a été clairement perçu lors de la polémique soulevée par ces derniers, pro-fascisants, au moment de l'affaire de la signature de la *Charte Européenne des Langues Régionales ou Minoritaires*.

C'est précisément ce qui s'est passé avec Paulin Guisol, un personnage qui fut aussi félibre, car si dans ce mouvement les tendances droitières étaient fortes à l'origine, il rassemblait également des démocrates qui luttaient pour la dignité du pays.

Josèp Paulin Guisol est né à Tourves, dans le Var, le 22 juin 1842. Issu d'une famille de la moyenne bourgeoisie, il fait des études de droit à Marseille et il s'inscrit comme avocat au barreau de cette ville en 1865. Il entre ensuite dans la magistrature et est substitut du procureur impérial à Aix-en-Provence en 1870. Il est nommé procureur de la République à Barcelonnette en 1875, puis à Bonneville (Haute-Savoie), en 1876. Mais, le 16 mai de cette même année, se produit le coup d'état du maréchal de Mac-Mahon, alors président de la République mais qui veut rétablir la monarchie, suite au vote des 363 députés de la Chambre déclarant que le gouvernement n'avait plus la confiance du pays.

Mac-Mahon donc, dissout alors la Chambre des Députés et de nouvelles élections sont prévues en octobre. Durant la campagne électorale une répression générale se déchaîne afin d'instaurer un climat de peur. Tous les républicains sont visés : 62 préfets révoqués, mis à la retraite ou démissionnés ; 4 799 fonctionnaires déplacés et 1 385 révoqués. De plus, on ferme 2 067 débits de boissons sans parler des poursuites judiciaires. Et malgré cela Mac-Mahon est battu car sur les 363 députés qui avaient refusé la confiance, 327 sont réélus. Pour ce qui est de Paulin Guisol, républicain convaincu et engagé, il figure dans les fonctionnaires révoqués.

À partir de 1878, il reprend son activité d'avocat à Marseille. Il devient en outre en 1892, professeur de droit commercial et maritime à l'École Supérieure de Commerce de cette ville où il meurt le 28 mai 1921.

Naturellement, la langue maternelle de Paulin Guisol comme celle de la plupart des Provençaux à cette époque était l'occitan. Le français, il l'avait appris certes dans sa famille qui l'employait, mais surtout à l'école. Aussi, ayant des opinions avancées sur la démocratie, on comprend qu'il ait œuvré pour sa langue. À ce moment, à Marseille, celle-ci est essentiellement illustrée par les trobaires populaires. Mais en 1877 a été créée une association félibréenne, « l'Escolo de la Mar » (« l'École de la Mer »), en référence évidemment à la vocation maritime de Marseille.

Et Paulin Guisol qui se sent des sympathies pour la renaissance occitane rejoindra cette « escòla » à partir des années 1880. Mieux, il en deviendra « cabiscòu » (« président »). Par ailleurs, chaque fois que se tenait une réunion des Varois de Marseille, ce qui à cette époque où l'on ne se déplaçait pas aussi facilement qu'aujourd'hui était fréquent, il y assistait. Là, l'occitan était la langue normale d'échanges.

Il a relativement peu écrit, mais il a donné quelques poèmes qui ont été publiés dans l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, *L'Alhòli (L'Aioli)* et *La Revue Félibréenne*. Il ne s'agit certes pas de grande poésie car ce sont surtout des poèmes de circonstance, mais leur auteur qui a une bonne formation classique a donné des textes honorables qui valent bien ceux des poètes mineurs s'exprimant en français. Et puis, on constate à leur lecture qu'il connaît bien sa langue.

LES DEUX GUITTON

Et oui, ici encore nous avons deux auteurs qui portent le patronyme de Guitton, ou tout au moins en partie. Il s'agit de Pèire Fortunat Guitton et de Francés Xavier Maria Sebastian (ouf !) Guitton-Talamel.

Deux personnages sont assez dissemblables puisque au-delà de leur langue commune, l'occitan, l'un se rattachait au mouvement des trobaires, l'autre étant un félibre.

Nous n'avons que peu de renseignements biographiques sur Pèire Fortunat Guitton. Assez toutefois pour savoir qu'il est né à Marseille le 23 avril 1839 et qu'il exerçait la profession d'employé. Nous sommes dans l'ignorance de la date de sa mort qui se situe en tout cas, après 1902 étant donné que nous avons trouvé de ses textes jusqu'à cette date.

Trobairaire donc, il emploie l'orthographe de ces derniers, et il a collaboré à la plupart des revues que ceux-ci ont publiées, notamment *La Sartan* (La Poêle), de Pascal Cros (*La Marseillaise*, 18 avril 1999), *Lo Sant Joanenc* (*L'habitant de Saint Jean*), de Loïs Pally (*La Marseillaise*, 5 avril 1997), ou *La Velhada* (*La Veillée*) de Pèire Mazière (*La Marseillaise*, 26 avril 1992).

En 1899, il publie un recueil comportant soixante pièces en vers, « Pebre e sau » (« Poivre et sel »), où dans l'avant-propos, il attaque les félibres qui, selon lui, ne défendent pas efficacement l'occitan : l'explication vaudrait aujourd'hui pour les Alain Decaux et autres idéalistes à propos de la défense du français. Toujours est-il que dans le recueil, il a rassemblé des poèmes qu'il avait généralement publiés dans les journaux et revues ou qui avaient fait l'objet d'un tirage antérieur. C'est en particulier le cas pour « Lo voiatgi de Pia IX au cieles » (« Le voyage de Pie IX au ciel »), dans lequel il attaque le pouvoir temporel du Pape. C'est qu'à cette époque où l'Eglise officielle tente de s'opposer au progrès social, Pèire Fortunat Guitton a choisi son camp : celui du socialisme et de l'anticléricisme. En ce sens, il est proche de la majorité des trobaires, bien que dans *Lo Sant-Joanenc* par exemple, auquel il a collaboré, on trouve des trobaires très traditionalistes, politiquement parlant.

Par ailleurs, de nombreuses pièces de vers de Guitton sont demeurées inédites puisque « Pebre e sau » constituait une sorte de sélection. De plus, il a aussi écrit des textes, notamment des chansons en français. A noter que Guitton était membre du Cercle Victor-Hugo, et que dans les banquets et les concerts organisés tant par ce cercle que par d'autres cercles qui étaient presque tous républicains, il déclamaient ses poèmes. La langue qu'il emploie est l'occitan marseillais, tel qu'il était parlé à son époque, avec une certaine recherche de pureté toutefois, ce qui montre le respect qu'il porte à sa culture. Pèire Fortunat Guitton est un auteur qui mérite de ne pas être oublié.

Avec Francés Guitton-Talamel, qui signait simplement sous son nom ou sous les pseudonymes « Lo Felibre d'Entremont » (« Le Félibre d'Entremont ») ou « Lo Bastidan » (« L'habitant des bastides »), nous nous situons dans un monde différent. En l'occurrence, celui d'une volonté de dignité et de récupération de la langue et de la culture occitanes, mais qui en demeure au niveau du volontarisme car elle ne tient pas compte des faits historiques et sociaux (voir Decaux and C^{ie} !).

Né à Aix en Provence, le 20 juin 1831, il est mort à Marseille, le 15 janvier 1903. Il est l'auteur de divers contes en prose ainsi que de pièces de vers. Il est aussi le traducteur d'un des livres de l'écriture sainte, « Lo libre de Tobia » (« Le livre de Tobie »), qui montre où se situe son engagement. Surtout, c'est lui qui a fondé le journal *Lo Brusc* (*La Ruche*), qu'il a publié à Aix de 1879 à 1882, et il a été l'un des fondateurs de l'association *L'Idèa Provençala* (*L'Idée Provençale*) en 1901, qui se voulait fédéraliste, ce que précisément, Guitton-Talamel n'était pas ! Aussi, il s'en retira bien vite !

Il reste que cet auteur, qui a collaboré à de nombreuses revues essentiellement

félibréennes ou para-félibréennes présente un certain intérêt par la qualité de son écriture.